

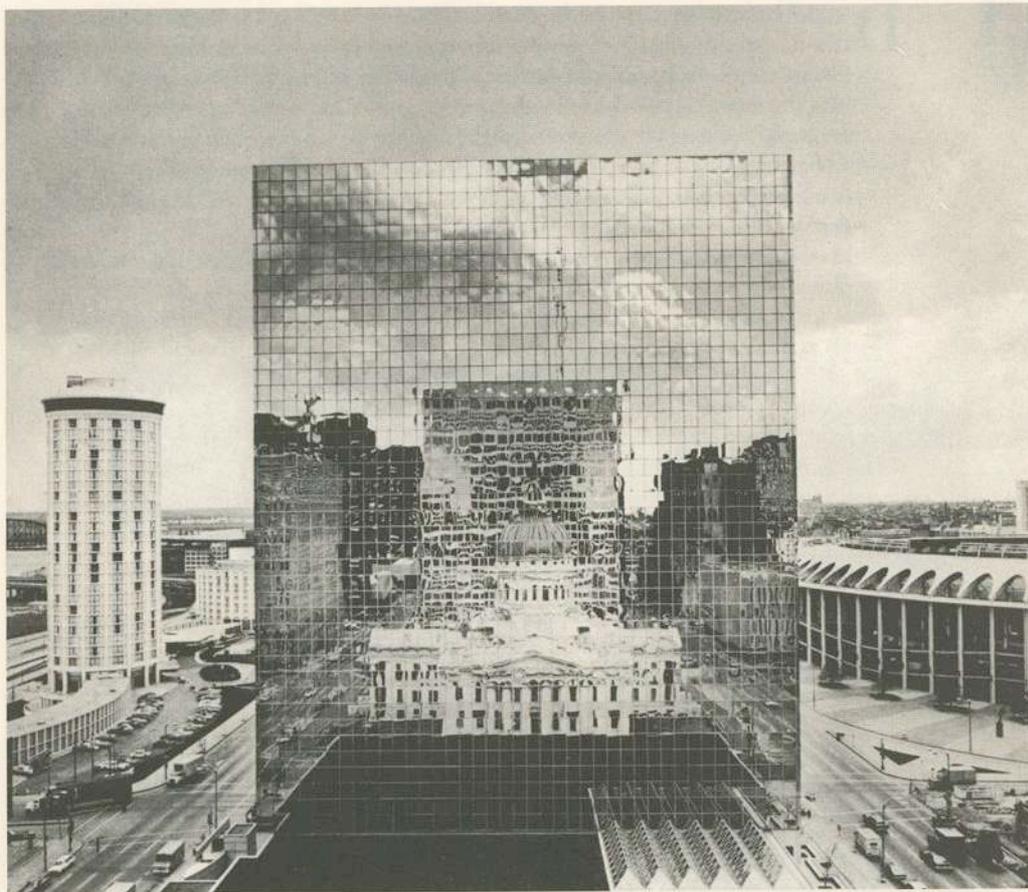
# « Une métaphysique critique pourrait naître comme science des dispositifs... »\*

*Les philosophies premières fournissent au pouvoir ses structures formelles. Plus précisément, "la métaphysique" désigne ce dispositif où l'agir requiert un principe auquel on puisse rapporter les mots, les choses et les actions. À l'âge du Tournant, quand la présence comme identité ultime vire à la présence comme différence irréductible, l'agir apparaît sans principe.*

Reiner Schürmann, "Que faire de la fin de la métaphysique ?"

Au départ, il y aurait la vision, dans un étage de ces sinistres ruches de verre du secteur tertiaire, la vision interminable, au travers de l'espace panoptisé, de dizaines de corps *assis*, à la file, distribués selon une logique modulaire, de dizaines de corps sans vie apparente, séparés par de minces parois de verre, pianotant sur leurs ordinateurs. Dans cette vision, à son tour, il y aurait la révélation du caractère brutalement *politique* de cette immobilisation forcenée des corps. Et l'évidence paradoxale de corps d'autant plus immobiles que leurs fonctions mentales sont activées, captivées, *mobilisées*, qu'elles bouillonnent et répondent en temps réel aux fluctuations du flux informationnel qui traverse l'écran. Prenons cette vision ou plutôt *ce que nous y trouvons*, et promettons-le dans une exposition du MoMA à New York, où des cybernéticiens enthousiastes, convertis de fraîche date à l'alibi artistique, ont résolu de présenter au public tous les dispositifs de neutralisation, de normalisation par le travail qu'ils ont en tête pour l'avenir. L'exposition s'intitulerait *Workspaces*: on y exposerait comment un iMac transforme le travail, devenu en lui-même superflu autant qu'insupportable, en loisir, comment un environnement "convivial" dispose le Bloom moyen à supporter l'existence la plus désolée et maximise de ce fait son rendement social, ou comment lui passera toute disposition à l'angoisse, à ce Bloom, quand ON aura intégré tous les paramètres de sa physiologie, de ses habitudes et de son caractère à son espace de travail personnalisé. De la conjonction de ces "visions" naîtrait le sentiment que l'ON a finalement réussi à *produire* l'esprit, et à produire le corps comme déchet, masse inerte et encombrante, condition mais surtout *obstacle* au déroulement de processus *purements cérébraux*. La chaise, le bureau, l'ordinateur: un dispositif. Un arraisonnement productif. Une entreprise méthodique d'atténuation de toutes les formes-de-vie. Jünger parlait bien d'une «spiritualisation du monde», mais en un sens qui n'était pas nécessairement élogieux.

\* Ce texte constitue l'acte fondateur de la S.A.S.C., la Société pour l'Avancement de la Science Criminelle. La S.A.S.C. est une association à but non-lucratif dont la vocation est de recueillir anonymement, classer et diffuser tous les savoirs-pouvoirs utiles aux machines de guerre anti-impériales.



On pourrait imaginer une autre genèse. Au départ, il y aurait cette fois un désagrément, un désagrément lié à la généralisation des engins de surveillance dans les magasins, notamment des portillons anti-vols. Il y aurait la légère angoisse, au moment de les passer, de savoir si ça va sonner ou pas, si l'on sera extrait du flux anonyme des consommateurs comme «le client indésirable», comme «le voleur». Il y aurait donc, cette fois, le désagrément – qui sait? le ressentiment – de s'être fait gauler parfois, et la claire prescience que les dispositifs se sont mis depuis quelque temps à *marcher*. Que, par exemple, cette tâche de surveillance est de plus en plus exclusivement confiée à une masse de vigiles qui *ont l'œil*, étant eux-mêmes les anciens voleurs. Qui sont, en tous leurs gestes, *des dispositifs sur pattes*.

Imaginons maintenant une genèse, tout à fait improbable celle-là, pour les plus incrédules. Le point de départ ne pourrait alors être que la question de la *déterminité*, du fait qu'il y a, inexorablement, de la détermination; mais que cette fatalité peut *aussi bien* prendre le sens d'une redoutable liberté de *jeu* avec les déterminations. D'une subversion inflationniste du contrôle cybernétique.

Au départ, il n'y aurait rien, finalement. Rien que le refus de jouer innocemment un quelconque des jeux que l'ON a prévus pour nous amadouer.

Et qui sait? le désir

FAROUCHE

d'en créer quelques-uns

de vertigineux.

**I** De quoi retourne-t-il, au juste, dans la *Théorie du Bloom*? Il retourne d'une tentative d'*historiciser* la présence, de prendre acte, pour commencer, de l'état actuel de notre être-au-monde. D'autres tentatives du même ordre ont précédé la *Théorie du Bloom*, dont la plus remarquable après *Les concepts fondamentaux de la métaphysique* de Heidegger est certainement *Le monde magique* de De Martino. Soixante ans avant la *Théorie du Bloom*, l'anthropologue italien offrait une contribution à ce jour inégalée à l'histoire de la présence. Mais alors que philosophes et anthropologues *aboutissent* à cela, au constat de là où nous en sommes avec le monde, au constat de notre propre effondrement, nous y consentons parce que c'est de là que nous *partons*.



**H**omme de son époque en cela, De Martino fait mine de croire à toute la fable moderne du sujet classique, du monde objectif, etc. Il distingue donc entre deux époques de la présence, celle qui a cours dans le «monde magique», primitif et celle de l'«homme moderne». Tout le malentendu occidental au sujet de la magie, et plus généralement des sociétés traditionnelles, dit en substance De Martino, tient au fait que nous prétendons les saisir du dehors, à partir du présupposé moderne d'une présence acquise, d'un être-au-monde garanti, étayé d'une nette distinction entre le moi et le monde. Dans l'univers traditionnel-magique, la frontière qui constitue le sujet moderne en un substrat solide, stable, assuré de son être-là, devant lequel s'étend un monde rembourré d'objectivité, fait encore problème. Elle y est à conquérir, à fixer; la présence humaine y est constamment menacée, s'éprouve dans un danger perpétuel. Et cette labilité la met à la merci de toute perception violente, de toute situation saturée d'affects, de tout événement inassimilable. Dans des cas extrêmes, connus sous des noms divers dans les civilisations primitives, l'être-là est totalement englouti par le monde, par une émotion, par une perception. C'est ce que les Malais appellent *latah*, les Toun-gouses *olon*, certains Mélanésiens *atai*, et à quoi se rattache, chez les mêmes Malais, l'*amok*. Dans de tels états, la présence singulière s'affaisse complètement,

entre en indistinction avec les phénomènes, se défait en un simple écho, mécanique, du monde alentour. Ainsi un *latah*, un corps affecté de *latah*, met-il la main sur la flamme à peine esquisse-t-on le geste de le faire ou, se retrouvant d'un coup face à face avec un tigre au faîte d'un sentier, se met-il à l'imiter furieusement, possédé qu'il est par cette perception inattendue. On rapporte aussi des cas d'*olon* collectif : lors d'un entraînement par un officier russe d'un régiment cosaque, les hommes du régiment, au lieu d'exécuter les ordres du colonel, se mirent soudain à les répéter en chœur; et plus l'officier les abreuvait d'injures et s'irritait de leur refus d'obéir, plus ceux-ci lui renvoyaient ses injures et mimaient sa colère. De Martino caractérise ainsi le *latah*, usant de ses catégories approximatives : « La présence tend à rester polarisée sur un certain contenu, elle ne parvient pas à aller au-delà et, par conséquent, elle disparaît et elle abdique en tant que présence. La distinction s'écroule entre la présence et le monde qui se rend présent. »

Il y a donc, pour De Martino, un « drame existentiel », un « drame historique du monde magique », qui est un drame de la présence; et l'ensemble des croyances, techniques et institutions magiques sont là pour y répondre : pour sauver, protéger ou restaurer la présence entamée. Celles-ci sont donc douées d'une efficacité propre, d'une objectivité inaccessible au sujet classique. Une des façons qu'ont les indigènes de Mota de surmonter la crise de la présence provoquée par quelque vive réaction émotionnelle sera ainsi d'associer à celui qui en a été victime la chose qui en a été la cause, ou quelque chose qui la figure. Au cours d'une cérémonie, cette chose sera déclarée *atai*. Le Chaman instituera une communauté de destin entre ces deux *corps* qui seront désormais indissolublement, rituellement liés, au point qu'*atai* signifie tout bonnement *âme* dans l'idiome indigène. « La présence qui risque de perdre tout horizon se reconquiert en rattachant son unité problématique à l'unité problématique de la chose », conclut De Martino. Cette pratique banale, celle de s'inventer un *alter ego* objectal, c'est cela que les Occidentaux recouvreront du sobriquet de « fétichisme », refusant de comprendre que par la magie l'homme « primitif » se recompose, se reconquiert une présence. En se jouant, mais cette fois accompagné, soutenu par le Chaman, le drame de sa présence en dissolution, dans la transe par exemple, il met en scène cette dissolution de telle façon qu'il en redeviennent maître. Ce que l'homme moderne reproche si amèrement au « primitif », après tout, ce n'est pas tant sa pratique de la magie que l'audace de s'accorder un droit jugé obscène : celui d'évoquer la labilité de la présence, et d'ainsi la rendre *participable*. Car le type de dérégulation dont le branché dépouillé de son portable, la famille petite-bourgeoise privée de télé, l'automobiliste dont on a rayé la voiture, le cadre sans bureau, l'intellectuel sans la parole ou la Jeune-Fille sans son sac, offrent des images plus familières, les « primitifs » se sont donnés les *moyens* de la surmonter.



Mais De Martino commet une erreur immense, une erreur de fond, inhérente sans doute à toute *anthropologie*. De Martino méconnaît l'ampleur du concept de présence, il la conçoit encore comme un attribut du sujet humain, ce qui l'amène inévitablement à opposer la présence au «monde qui se rend présent». La différence entre l'homme moderne et le primitif ne consiste pas, comme le dit De Martino, dans ce que le second se trouverait *en défaut* par rapport au premier, n'ayant pas encore acquis l'assurance de celui-ci. Elle consiste au contraire dans ce que le "primitif" démontre une plus grande ouverture, une plus grande *attention* à la VENUE EN PRÉSENCE DES ÉTANTS, et donc, par contre-coup, une plus grande vulnérabilité aux fluctuations de celle-ci. L'homme moderne, le sujet classique n'est pas un saut hors du primitif, il est seulement un primitif qui s'est rendu indifférent à l'événement des êtres, qui ne sait plus accompagner la venue en présence

des choses, qui est *pauvre en monde*. En fait, toute l'œuvre de De Martino est traversée d'un amour malheureux pour le sujet classique. Malheureux parce que De Martino a comme Janet une trop intime compréhension du monde magique, une trop rare sensibilité au Bloom pour ne pas, secrètement, en éprouver à plein les effets. Seulement, lorsqu'on est un mâle, en Italie, dans les années 40, il est certain qu'on a plutôt intérêt à taire cette sensibilité et à vouer une passion sans frein à la plasticité majestueuse et désormais *parfaitement kitsch* du sujet classique. Ainsi De Martino en est-il acculé à la posture comique de dénoncer l'erreur méthodologique de vouloir saisir le monde magique depuis le point de vue d'une présence assurée, tout en conservant celle-ci comme horizon de référence. En dernier ressort, il fait sienne l'utopie moderne d'une objectivité pure de toute subjectivité et d'une subjectivité franche de toute objectivité.

En réalité, la présence est si peu un attribut du sujet humain qu'elle est ce qui *se donne*. «Le phénomène à retenir, ici, ce n'est ni le simple étant, ni son mode d'être présent, mais l'entrée en présence, entrée toujours neuve, quel que soit le dispositif historique où apparaît le donné.» (Reiner Schürmann, *Le principe d'anarchie*) Ainsi se définit l'ek-stase ontologique de l'être-là humain, sa co-appartenance à *chaque situation vécue*. La présence en elle-même est INHUMAINE. Inhumanité qui triomphe dans la crise de celle-ci, quand l'étant s'impose dans toute son écrasante insistance. La donation de la présence, alors, ne peut plus être accueillie; toute forme-de-vie, c'est-à-dire toute façon d'*accueillir* cette donation, se dissipe. Ce qu'il y a à historiciser, ce n'est donc pas le progrès de la présence vers la stabilité finale, mais les différentes manières dont celle-ci se donne, les différentes *économies de la présence*. Et s'il y a bien aujourd'hui, à l'ère du Bloom, une crise généralisée de la présence, c'est seulement en vertu de la généralité de l'économie en crise : L'ÉCONOMIE OCCIDENTALE, MODERNE, HÉGÉMONIQUE DE LA PRÉSENCE CONSTANTE. Économie dont le propre est la dénégation de la possibilité même de sa crise par le chantage au sujet classique, régent et mesure de toutes choses. Le Bloom accuse historiquement la fin de l'effectivité sociale-magique de ce chantage, de cette fable. La crise de la présence rentre à nouveau dans l'horizon de l'existence humaine, mais ON n'y répond pas de la même façon que dans le monde traditionnel; ON ne la reconnaît pas comme telle.

À l'ère du Bloom, la crise de la présence se chroni-

cise et s'objective en une immense accumulation de *dispositifs*. Chaque dispositif fonctionne comme une prothèse ek-sistentielle que l'ON administre au Bloom pour lui permettre de survivre dans la crise de la présence sans s'en apercevoir, d'y demeurer jour après jour sans toutefois y succomber – un portable, un psy, un amant, un sédatif ou un ciné font des béquilles tout à fait convenables, pourvu qu'on puisse en changer souvent. Pris singulièrement, les disposi-



tifs sont autant de remparts dressés contre l'événement des choses; pris en masse, ils sont la neige carbonique que l'ON répand sur le fait que chaque chose, dans sa venue en présence, porte avec elle un monde. L'objectif : maintenir coûte que coûte l'économie dominante par la gestion autoritaire, en tout lieu, de la crise de la présence; instaurer planétairement *un présent* contre le libre jeu des venues en présence. D'un mot: LE MONDE SE RAIDIT.

Depuis que le Bloom s'est insinué au cœur de la civilisation, ON a tout fait pour l'isoler, pour le neutraliser. Le plus souvent, et fort biopolitiquement déjà, on l'a traité comme une maladie : cela s'est appelé *psychasthénie* d'abord, avec Janet, puis *schizophrénie*. Aujourd'hui ON préfère parler de *dépression*. Les qualifications changent, certes, mais la manœuvre est toujours la même : réduire les manifestations trop extrêmes du Bloom à de purs "problèmes subjectifs". En le circonscrivant comme maladie, ON l'individualise, ON le localise, ON le refoule de telle façon qu'*il ne soit plus assumable collectivement*, communément. Si l'on y regarde bien, la biopolitique n'a jamais eu d'autre objet : garantir que ne se constituent jamais des mondes, des techniques, des dramatisations partagées, des *magies* au sein desquelles la crise de la présence puisse être surmontée, assumée, puisse devenir un centre d'énergie, une machine de guerre. La rupture de toute transmission de l'expérience, la rupture de la tradition historique est là, farouchement maintenue, pour assurer que le Bloom soit toujours livré, renvoyé en tout à «lui-même», à sa propre et solitaire dérision, à son écrasante, à sa mythique «liberté». *Il y a tout un monopole biopolitique des remèdes à la présence en crise qui est toujours prêt à se défendre avec la dernière violence.*

La politique qui défie ce monopole prend comme point de départ et centre d'énergie la crise de la présence, le Bloom. Cette politique, nous la qualifions d'*extatique*. Son objet n'est pas de renflouer abstraitement, à coups de re/présentations, la présence humaine en dissolution, mais bien l'élaboration de magies participables, de techniques d'habitation non d'un territoire mais *d'un monde*. Et c'est cette élaboration, celle du jeu entre les différentes économies de la présence, entre les différentes formes-de-vie, qui exige la subversion et la *liquidation* de tous les dispositifs.

Ceux qui en sont encore à réclamer une théorie du sujet, comme un dernier sursis offert à leur passivité, feraient mieux de comprendre qu'à l'ère du Bloom, *une théorie du sujet n'est plus possible que comme théorie des dispositifs.*



## II

J'ai longtemps cru que ce qui distinguait la théorie de, mettons, la littérature, c'était son impatience à transmettre des contenus, sa vocation à se *faire* comprendre. Cela spécifie effectivement la théorie, la théorie comme l'unique forme d'écriture *qui ne soit pas une pratique*. D'où l'infini ressort de la théorie, qui peut tout dire sans que cela tire jamais, finalement, à conséquence; pour les corps, s'entend. On verra bien assez comme nos textes ne sont ni de la théorie, ni sa négation, simplement *autre chose*.



Quel est le dispositif parfait, le dispositif-modèle à partir de quoi plus aucun malentendu ne pourrait subsister sur la notion même de dispositif? Le dispositif parfait, il me semble, c'est L'AUTOROUTE. Là, *le maximum de la circulation coïncide avec le maximum du contrôle*. Rien ne s'y meut qui ne soit à la fois incontestablement «libre» et strictement fiché, identifié, individué sur un fichier exhaustif des immatriculations. Organisé en réseau, doté de ses propres points de ravitaillement, de sa propre police, de ses espaces autonomes, neutres, vides et abstraits, le système autoroutier représente à même le territoire, comme déposé par bandes au travers du paysage, une hétérotopie, l'hétérotopie cybernétique. Tout y a été soigneusement paramétré pour que *rien ne se passe*, jamais. L'écoulement indifférencié du quotidien n'y est ponctué que par la série statistique, prévue et prévisible, des *accidents* dont ON nous tient d'autant plus informés que nous n'en sommes jamais témoins, qui sont donc vécus non comme des événements, des *morts*, mais comme une perturbation passagère dont toute trace sera effacée dans l'heure. Au reste, ON meurt beaucoup moins sur les autoroutes que sur les nationales, rappelle la Sécurité Routière; et c'est à peine si les cadavres d'animaux écrasés, qui se signalent par le léger décrochage qu'ils induisent dans la direction des voitures, nous rappellent ce que cela veut dire DE PRÉTENDRE *VIVRE LÀ OÙ LES AUTRES PASSENT*. Chaque atome du flux molécularisé, chacune des monades imperméables du dispositif n'a d'ailleurs nullement besoin qu'on lui rappelle qu'il est dans son intérêt de *filer*. L'autoroute est tout entière faite, avec ses larges virages, son uniformité calculée et signalétique, pour ramener toutes les *conduites* à une seule: le zéro-surprise, sage et lissé, finalisé à un lieu d'arrivée, le tout parcouru à une vitesse moyenne et régulière. Léger sentiment d'absence, tout de même, d'un bout à l'autre du trajet, comme si on ne pouvait demeurer dans un dispositif qu'happé par la perspective d'en sortir, sans jamais y avoir vraiment été *là*. Au final, le pur espace de l'autoroute exprime l'abstraction de tout *lieu* plus que de toute distance. Nulle part

ON n'a si parfaitement réalisé la substitution des lieux par leur *nom*, par leur *réduction* nominaliste. Nulle part la séparation n'aura été si mobile, si convaincante, et armée d'un langage, la signalisation routière, moins susceptible de subversion. L'autoroute, donc, comme utopie *concrète* de l'Empire cybernétique. Et dire que certains ont pu entendre parler d'«autoroutes de l'information» sans y pressentir la promesse d'un *fliffage* total?

Le métro, le réseau *métropolitain*, est une autre sorte, souterraine cette fois, de méga-dispositif. Nulle doute, vu la passion policière qui, depuis Vichy, n'a jamais quitté la RATP, qu'une certaine conscience de ce fait ne se soit insinuée à tous ses étages et jusque dans ses entresols. C'est ainsi qu'on pouvait lire il y a quelques années, dans les couloirs du métro parisien, une longue communication de la RATP, ornée d'un lion arborant une pose royale. Le titre de la notice, écrit en caractères gras autant que pharamineux, stipulait «EST MAÎTRE DES LIEUX CELUI QUI LES ORGANISE». Qui daignait s'arrêter se voyait informé de l'intransigeance avec laquelle la Régie s'apprêtait à défendre le monopole de la gestion de son dispositif. Depuis lors, il semble que le *Weltgeist* ait encore fait des progrès parmi les émules du service Communication de la RATP puisque toutes les campagnes sont désormais signées «RATP, l'esprit libre». L'«esprit libre» – singulière fortune d'une formule qui est passée de Voltaire à la réclame pour les nouveaux services bancaires en passant par Nietzsche –, avoir l'esprit libre plus qu'être un esprit libre : voilà ce qu'exige le Bloom avide de bloomification. *Avoir l'esprit libre*, c'est-à-dire : le dispositif prend en charge ceux qui s'y soumettent. Il y a bien un confort qui s'attache à cela, et c'est de pouvoir oublier, jusqu'à nouvel ordre, que l'on est au monde.

Dans chaque dispositif, il y a une décision qui se cache. Les Gentils Cybernéticiens du CNRS tournent cela ainsi : «Le dispositif peut être défini comme la concrétisation d'une intention au travers de la mise en place d'environnements aménagés.» (*Hermès*, n° 25) Le flux est nécessaire au maintien du dispositif, car c'est derrière lui que cette décision se cache. «Rien n'est plus fondamental pour la survie du shopping qu'un flux régulier de clients et de produits», observent quant à eux les salopards du Harvard Project on the City. Mais assurer la permanence et la direction du flux molécularisé, relier entre eux les différents dispositifs exige un principe d'équivalence, un principe *dynamique* distinct de la norme ayant cours dans chaque dispositif. Ce principe d'équivalence, c'est la marchandise. La marchandise, c'est-à-dire *l'argent* comme ce qui individue, sépare tous les atomes sociaux, les place seuls face à leur compte en banque comme le chrétien l'était devant son Dieu; l'argent qui nous permet dans le même temps d'entrer continûment dans tous les dispositifs et, à chaque entrée, d'enregistrer une *trace* de notre position, de notre passage. La marchandise, c'est-à-dire *le travail* qui permet de contenir le plus grand nombre des corps dans un certain nombre de dispositifs standardisés, de les forcer à y passer et à y *rester*, chacun organisant par CV sa propre traçabilité – n'est-il pas vrai, au reste, que travailler aujourd'hui n'est plus tant *faire* quelque chose qu'*être* quelque chose, et d'abord être *disponible*? La marchandise, c'est-à-dire *la reconnaissance* grâce à laquelle chacun autogère sa soumission à la police des qualités et maintient avec les autres corps une distance prestidigitatoire, suffisamment grande pour le neutraliser mais pas assez pour l'exclure de la valorisation sociale. Ainsi guidé par la marchandise, le flux des Bloom impose en douceur la nécessité du dispositif qui le comprend. Tout un monde fossile se survit dans cette architecture qui n'a plus besoin de célébrer le pouvoir souverain *puisqu'elle est elle-même, désormais, le pouvoir souverain* : il lui suffit de configurer l'espace, la crise de la présence fait le reste.





Sous l'Empire, les formes classiques du capitalisme se survivent, mais comme formes vides, comme purs véhicules au service du maintien des dispositifs. Leur rémanence ne doit pas nous leurrer : elles ne reposent plus en elles-mêmes, elles sont devenues fonction d'autre chose. DÉSORMAIS, LE MOMENT POLITIQUE DOMINE LE MOMENT ÉCONOMIQUE. L'enjeu suprême n'est plus l'extraction de plus-value, mais *le Contrôle*. Le niveau d'extraction de la plus-value lui-même n'indique plus que le niveau du Contrôle qui en est localement la condition. Le Capital n'est plus qu'un *moyen* au service du Contrôle généralisé. Et s'il y a encore un impérialisme de la marchandise, c'est avant tout comme impérialisme des dispositifs qu'il se fait sentir; impérialisme qui répond à une nécessité : celle de la NORMALISATION TRANSITIVE DE TOUTES LES SITUATIONS. Il s'agit d'étendre la circulation *entre* les dispositifs, car c'est elle qui forme le meilleur vecteur de la traçabilité universelle et de l'*ordre des flux*. Là encore, nos Gentils Cybernéticiens ont l'art de la formule : «D'une manière générale, l'individu autonome, conçu comme porteur d'une intentionnalité propre, apparaît comme la figure centrale du dispositif. [...] On n'oriente plus l'individu, c'est l'individu qui s'oriente dans le dispositif.»

Il n'y a rien de mystérieux dans les raisons pour lesquelles les Bloom se soumettent si massivement aux dispositifs. Pourquoi, certains jours, au supermarché, je ne vole rien; soit que je me sente trop faible ou que je sois paresseux: ne pas voler est un confort. Ne pas voler, c'est se fondre absolument dans le dispositif, se conformer à lui pour ne pas avoir à soutenir le rapport de force qui le sous-tend: le rapport de force entre un corps et l'agrégat des employés, du vigile et, éventuellement, de la police. Voler me force à une présence, à une attention, à un niveau d'exposition de ma surface corporelle dont, certains jours, je n'ai pas la ressource. Voler me force à *penser ma situation*. Et certaines fois, je n'en ai pas l'énergie. Alors je paye, je paye pour être dispensé de l'expérience même du dispositif dans sa réalité hostile. C'est un *droit à l'absence*, en fait, que j'acquiesce.

### III

Il y a une approche matérialiste du langage, qui part du fait que ce que nous percevons n'est jamais séparable de ce que nous en savons. La *Gestalt* a depuis longtemps montré comment, face à une image confuse, le fait que l'on nous dise qu'elle représente un homme assis sur une chaise ou une boîte de conserve à demi-ouverte suffit à faire apparaître l'une ou l'autre chose. Les réactions nerveuses d'un

Ce qui peut être montré ne peut pas être dit.

Wittgenstein

Le dire n'est pas le dit.

Heidegger

corps, et certainement, par là, son métabolisme, sont étroitement liés à l'ensemble de ses représentations, s'ils n'en dépendent pas directement. Cela doit être admis pour établir moins la valeur que la *signification vitale* de chaque métaphysique, son incidence en termes de forme-de-vie.



Imaginons, après cela, une civilisation dont la grammaire porterait en son centre, notamment dans l'emploi du verbe le plus courant de son vocabulaire, une sorte de vice, de défaut tel que tout serait perçu selon une perspective non seulement faussée, mais dans la plupart des cas *morbide*. Imaginons ce qu'il en serait alors de la physiologie commune de ses usagers, des pathologies mentales et relationnelles, de l'amoindrissement vital à quoi ceux-ci seraient exposés. Une telle civilisation serait certainement invivable, et ne produirait partout où elle s'étend que désastre et désolation. Cette civilisation, c'est la civilisation occidentale, ce verbe c'est tout bonnement le verbe *être*. Le verbe *être* non dans ses emplois d'auxiliaire ou d'existence – cela est –, qui sont relativement inoffensifs, mais dans ses emplois d'attribution – cette rose *est* rouge – et d'identité – la rose *est* une fleur –, qui autorisent les plus pures falsifications. Dans l'énoncé «cette rose est rouge», par exemple, je prête au sujet «rose» un prédicat qui n'est pas le sien, qui est plutôt un prédicat *de ma perception*: c'est moi, qui ne suis

pas daltonien, qui suis «normal», qui perçoit cette longueur d'onde comme «rouge». Dire «je perçois la rose comme rouge» serait déjà moins captieux. Quant à l'énoncé «la rose est une fleur», il me permet de m'effacer opportunément derrière l'opération de classification que *je* fais. Il conviendrait donc plutôt de dire «je classe la rose parmi les fleurs» – ce qui est la formulation commune dans les langues slaves. Il est bien évident, ensuite, que les effets du *est* d'identité ont une tout autre portée émotionnelle lorsqu'il permet de dire d'un homme qui a la peau blanche, «c'est un Blanc», de quelqu'un qui a de l'argent, «c'est un riche» ou d'une femme qui se comporte un peu librement, «c'est une pute». L'affaire n'est nullement de dénoncer la supposée «violence» de tels énoncés et d'ainsi préparer l'avènement d'une nouvelle police de la langue, d'une *political correctness* élargie qui attendrait de chaque phrase qu'elle porte avec elle son propre gage de scientificité. Ce dont il s'agit c'est de savoir ce que l'on fait, ce que l'ON *nous* fait, quand on parle; et cela de le savoir *ensemble*.



La logique sous-jacente à ces emplois du verbe *être*, Korzybski la qualifie d'*aristotélicienne*, nous l'appellerons simplement «la métaphysique» – et de fait nous ne sommes pas loin de penser, comme Schürmann, que «la culture métaphysique dans son ensemble se révèle être une universalisation de l'opération syntaxique qu'est l'attribution prédicative». Ce qui se joue dans la métaphysique, et notamment dans l'hégémonie sociale du *est* d'identité, c'est autant la négation du devenir, de l'événement des choses et des êtres – «Je suis fatigué? Cela d'abord ne veut pas dire grand'chose. Car ma fatigue n'est pas mienne, ce n'est pas moi qui suis fatigué. "Il y a du fatiguant". Ma fatigue s'inscrit dans le monde sous forme d'une consistance objective, d'une molle épaisseur des choses elles-mêmes, du soleil et de la route qui monte, et de la poussière, et des cailloux.» (Deleuze, "Dire et profils", 1947) À la place de l'événement, «il y a du fatiguant», la grammaire métaphysique nous forcera à dire un sujet puis à lui rapporter son prédicat : «je suis fatigué» – que l'aménagement d'une position de retrait, d'ellipse de l'être-en-situation, d'effacement de la forme-de-vie qui s'énonce derrière son énoncé, derrière la pseudo-symétrie autarcique de la relation sujet-prédicat. Naturellement, c'est sur la justification de cet escamotage que s'ouvre la *Phénoménologie de l'esprit*, clef de voûte du refoulement occidental de la détermination et des formes-de-vie, véritable propédeutique à toute absence future. «À la question *qu'est-ce que le maintenant?*, écrit notre Bloom en chef, nous répondrons, par exemple : *le maintenant est la nuit*. Pour éprouver la vérité de cette certitude sensible une simple expérience sera suffisante. Nous notons par écrit cette vérité; une vérité ne perd rien à être écrite et aussi peu à être conservée. Revoyons

maintenant à midi cette vérité écrite, nous devons dire qu'elle est éventée». Le grossier tour de passe-passe consiste ici à réduire l'air de rien l'énonciation à l'énoncé, à postuler l'équivalence de l'énoncé fait par un corps en situation, de l'énoncé *comme événement* et de l'énoncé objectif, écrit, qui perdure *comme trace* dans l'indifférence à toute situation. De l'un à l'autre, c'est le temps, c'est la *présence* qui passent à la trappe. Dans son dernier écrit, dont le titre somme comme une sorte de réponse au premier chapitre de la *Phénoménologie de l'esprit*, *De la certitude*, Wittgenstein approfondit la question. C'est le paragraphe 588 : «Mais en employant les mots "Je sais que c'est un...", est-ce que je ne dis pas que je me trouve dans un certain état, alors que la simple affirmation : "C'est un..." ne le dit pas. Et pourtant on demande souvent après une affirmation de ce genre : "comment le sais-tu?" – "Mais d'abord pour cette seule raison : le fait que je l'affirme donne à connaître que je crois le savoir." – Ce qui pourrait s'exprimer ainsi : dans un jardin zoologique, on pourrait afficher la pancarte : "ceci est un zèbre", mais non la pancarte : "Je sais que c'est un zèbre." "Je sais" n'a de sens qu'émis de la bouche d'une personne.»

Le pouvoir qui s'est fait l'héritier de toute la métaphysique occidentale, l'Empire, tire d'elle toute sa force comme aussi l'immensité de ses faiblesses. Le luxe d'engins de contrôle, d'appareillages de filature continue dont il a recouvert le globe, par son excès même, trahit l'excès de sa cécité. La mobilisation de toutes ces "intelligences" qu'il se flatte de compter dans ses rangs ne fait que confirmer l'évidence de sa bêtise. Il est frappant de voir, d'année en année, comme les êtres glissent de plus en plus entre leurs prédicats, entre toutes les identités qu'ON leur fait. À coup sûr, le Bloom progresse. Toutes choses s'indistinguent. ON a de plus en plus de mal à faire de celui qui pense "un intellectuel", de celui qui travaille "un salarié", de celui qui tue "un meurtrier", de celui qui milite "un militant". Le langage formalisé, arithmétique de la norme n'embraye sur aucune distinction substantielle. Les corps ne se laissent plus réduire aux qualités qu'ON a bien voulu leur attribuer. Ils refusent de se les *incorporer*. Ils filent, en silence. La reconnaissance, qui nomme d'abord *une certaine distance entre les corps*, se trouve en tous points débordée. Elle n'arrive plus à rendre compte de ce qui se passe, justement, *entre les corps*. Il faut donc des dispositifs, de plus en plus de dispositifs : pour stabiliser le rapport entre les prédicats et des "sujets" qui leur échappent obstinément, pour contrecarrer la création diffuse de rapports asymétriques, pervers, complexes à ces prédicats, pour produire de l'information, pour produire le réel *comme information*. À l'évidence, les écarts que mesure la norme et à partir desquels ON individualise-distribue les corps ne suffisent plus au maintien de l'ordre; il faut en outre faire régner la terreur, la terreur de s'éloigner *trop* de la norme. C'est toute une police inédite des qualités, tout un ruineux réseau de micro-surveillance, de micro-surveillance de tous les instants et de tous les espaces, qui sont devenus nécessaires pour garantir la stabilité artificielle d'un monde en implosion. Obtenir l'auto-contrôle de chacun exige une densification inédite, une diffusion massive de dispositifs de contrôle toujours plus intégrés, toujours plus sournois. «Le dispositif : une aide aux identités en crise», écrivent les enculés du CNRS. Mais quoi que l'ON fasse pour assurer la morne linéarité du rapport sujet-prédicat, pour soumettre tout être à sa représentation, en dépit de leur décollement historique, en dépit *du Bloom*, cela ne sert de rien. Les dispositifs peuvent bien fixer, conserver des économies de la présence périmées, les faire persister au-delà de leur événement, ils sont impuissants à faire cesser *le siège des phénomènes*, qui finiront, tôt ou tard, par les submerger. Pour l'heure, le fait que ce n'est pas l'étant qui, le plus souvent, est porteur des qualités que nous lui prêtons, mais plutôt notre perception s'avère toujours plus nettement dans le fait que notre pauvreté métaphysique, la pauvreté *de notre art de percevoir*, nous fait tout éprouver comme sans qualités, nous fait *produire le monde comme dépourvu de qualités*. Dans cet effondrement historique, les choses elles-mêmes, libres de toute attache, viennent de plus en plus instamment en présence.

En fait, c'est comme *dispositif* que nous apparaît chaque détail d'un monde qui nous est devenu étranger, précisément, en chacun de ses détails.



## IV

*Notre raison c'est la différence des discours,  
notre histoire la différence des temps, notre  
moi la différence des masques.*

Michel Foucault, *Archéologie du savoir*

Il appartient à une pensée abruptement majeure de *savoir ce qu'elle fait*, de savoir à *quelles opérations elle se livre*. Non en vue de parvenir à quelque Raison finale, prudente et mesurée, mais au contraire afin d'*intensifier* la jouissance dramatique qui s'attache au jeu de l'existence, dans ses fatalités mêmes. La chose est obscène, évidemment. Et je dois bien dire que, où que l'on aille, dans quelque milieu que l'on se porte, toute pensée de *la situation* est immédiatement entendue et conjurée comme perversion. Pour obvier à ce fâcheux réflexe, il y a toujours, il est vrai, une issue présentable, et qui est de donner cette pensée pour une *critique*. En France, c'est d'ailleurs une chose dont ON est plutôt avide. En me dévoilant comme hostile à ce dont j'ai percé le fonctionnement et les déterminismes, je mets cela même que je veux anéantir à l'abri de moi, à l'abri de *ma pratique*. Et c'est exactement cela, cette innocuité, que l'ON attend de moi en m'exhortant à me déclarer critique.



De tous côtés, la liberté de jeu qu'amène l'acquisition d'un savoir-pouvoir emplit de terreur. Cette terreur, la terreur du crime, l'Empire la distille sans fin parmi les corps, s'assurant ainsi de conserver le monopole des savoirs-pouvoirs, soit, à terme, le monopole *de tous les pouvoirs*. Domination et Critique forment depuis toujours un dispositif inavouablement dirigé contre un *hostis* commun : le conspirateur, celui qui agit *sous couverture*, qui use de tout ce qu'ON lui donne et lui reconnaît *comme d'un masque*. Le conspirateur est partout haï, mais ON ne le haïra jamais tant que le *plaisir* qu'il prend à son jeu. Assurément, une certaine dose de ce que l'on nomme communément «perversion» entre dans le plaisir du conspirateur, parce que ce dont il jouit, entre autres choses, c'est de son opacité. Mais là n'est pas la raison pour laquelle ON ne cesse de pousser le conspirateur à se faire critique, à se *subjectiver* en critique, ni la raison de la haine que l'ON entretient si couramment à son sujet. Cette raison, c'est tout bêtement le *danger* qu'il incarne. Le danger, pour l'Empire, ce sont les machines de guerre : qu'un, des hommes se transforment en machines de guerre, LIENT ORGANIQUEMENT LEUR GOÛT DE VIVRE ET LEUR GOÛT DE DÉTRUIRE.

Le moralisme de toute critique n'est pas, à son tour, à critiquer: il nous suffit de connaître notre peu de penchant pour ce qui se trame véritablement en lui: amour exclusif des affects tristes, de l'impuissance, de la contrition, désir *de payer*, d'expier, d'être puni, passion du procès, haine du monde, de la vie, pulsion grégaire, attente du martyr. Toute cette affaire de la "conscience" n'a jamais été vraiment comprise. Il y a effectivement une *nécessité* de la conscience qui n'est nullement une nécessité de "s'élever", mais une nécessité d'élever, de raffiner, de fouetter *notre jouissance*, de décupler *notre plaisir*. Une science des dispositifs, une métaphysique critique est donc bel et bien nécessaire, mais pas pour camper quelque belle certitude derrière laquelle s'effacer, ni même pour *ajouter* à la vie la pensée de celle-ci, comme cela s'est aussi dit. Nous avons besoin de penser notre vie pour l'*intensifier* de manière dramatique. Que m'importe un refus qui n'est pas en même temps un savoir millimétré de la destruction? Que m'importe un savoir qui ne vient pas accroître ma puissance, ce que l'ON nomme perfidement « lucidité », par exemple?

Pour ce qui est des dispositifs, la propension grossière, celle du corps *qui ignore la joie*, sera de réduire la perspective révolutionnaire présente à celle de leur destruction immédiate. Les dispositifs fourniraient alors une sorte de bouc-émissaire objectif sur lequel tout le monde s'entendrait à nouveau de manière univoque. Et l'on renouerait avec le plus vieux des fantasmes modernes, le fantasme romantique qui clôt *Le loup des steppes*: celui d'une guerre des hommes contre les machines. Réduite à cela, la perspective révolutionnaire ne serait plus, à nouveau, qu'une abstraction frigide. *Or le processus révolutionnaire est un processus d'accroissement général de la puissance, ou rien*. Son Enfer est l'expérience et la science des dispositifs, son Purgatoire le partage de cette science et l'exode hors des dispositifs, son Paradis l'insurrection, la destruction de ceux-ci. Et cette divine comédie, il revient à *chacun* de la parcourir, comme une expérimentation sans retour.

Mais pour l'heure règne encore uniformément la terreur petite-bourgeoise du langage. D'un côté, dans la sphère « du quotidien », ON tend à prendre les choses pour des mots, c'est-à-dire, censément, *pour ce qu'elles sont* – « un chat est un chat », « un sou est un sou », « moi, c'est moi » – et de l'autre, dès que le ON est subverti et que le langage se déboîte en agent de désordre potentiel dans la régularité clinique du déjà-connu, ON projette celui-ci au loin dans les régions nuageuses de l'"idéologie", de la "métaphysique", de la "littérature" ou plus couramment des "foutaises". Il y eut et il y aura pourtant des moments insurrectionnels où, sous l'effet d'un démenti flagrant du quotidien, le sens commun surmonte cette terreur. ON s'aperçoit alors que ce qu'il y a de réel dans les mots, ce n'est pas ce qu'ils désignent – un chat n'est pas « un chat »; un sou est moins que jamais « un sou »; je ne suis plus « moi-même ». *Ce qu'il y a de réel dans le langage, ce sont les opérations qu'il effectue*. Décrire un étant comme un *dispositif*, ou comme étant produit par un dispositif, est une pratique de *dénaturation* du monde donné, une opération de *mise à distance* de ce qui nous est familier, ou se veut tel. Vous le savez bien.

Mettre à distance le monde donné, jusqu'ici, a été le propre de la critique. Seulement la critique croyait que, cela fait, la messe était dite. Car au fond il lui importait moins de mettre le monde à distance que de se mettre hors de portée de lui, justement dans quelque région nuageuse. Elle voulait que l'ON sache son hostilité au monde, sa transcendance innée. Elle voulait qu'ON la croie, qu'ON la suppose ailleurs, dans quelque Grand Hôtel de l'Abîme ou dans la République des Lettres. Ce qui nous importe, à nous, c'est exactement l'inverse. Nous imposons une distance entre le monde et nous, non pour faire entendre que nous serions ailleurs, mais pour être différemment là. La distance que nous introduisons est l'espace de jeu dont nos gestes ont besoin; nos gestes qui sont engagements et dégagements, amour et extermination, sabotages et abandons. La pensée des dispositifs, la métaphysique critique, vient donc comme ce qui prolonge le geste critique depuis longtemps perclus, et le prolongeant l'annule. Particulièrement, elle annule ce qui, depuis plus de soixante-dix ans, constitue le centre d'énergie de tout ce que le marxisme peut encore contenir de vivant, je veux dire le fameux chapitre du *Capital* sur «le caractère fétiche de la marchandise et son secret». Combien Marx échoua à penser au-delà des Lumières, combien sa *Critique de l'économie politique* ne fut effectivement qu'une critique, cela n'apparaît nulle part aussi regrettablement que dans ces quelques paragraphes.



La notion de fétichisme, Marx la rencontre dès 1842, par la lecture de ce classique des Lumières qu'est le *Du culte des dieux fétiches*, du Président De Brosses. Dès son fameux article sur les «vols de bois», il compare l'or à un fétiche, appuyant cette comparaison sur une anecdote tirée du livre de De Brosses. De Brosses est l'inventeur historique du concept de fétichisme, celui qui a étendu l'interprétation illuministe de certains cultes africains à la totalité des civilisations. Pour lui, le fétichisme est le culte propre aux «primitifs» en général. «Tant de faits pareils, ou du même genre, établissent avec la dernière clarté, que telle est aujourd'hui la Religion des Nègres Africains et autres Barbares, telle était autrefois celle des anciens peuples; et que c'est dans tous les siècles, ainsi que par toute la terre, qu'on a vu régner ce culte direct rendu sans figure aux productions animales et végétales.» Ce qui scandalise le plus l'homme des Lumières, et notamment Kant, dans le fétichisme, c'est la façon de voir d'un Africain que Bosman, dans son *Voyage de Guinée* (1704), rapporte: «Nous faisons et défaisons des Dieux, et [...] nous sommes les inventeurs et les maîtres de ce à quoi nous offrons.» Les fétiches sont ces objets ou ces êtres, ces choses en tout cas, auquel le «primitif» se lie magiquement pour restaurer une présence que tel ou tel phénomène étrange, violent ou juste inattendu a fait vaciller. Et effectivement, cette chose peut être n'importe quoi que le Sauvage «divinise directement», comme l'explique l'*Aufklärer* révolté, qui ne voit là que des choses et non l'opération magique de restauration de la présence. Et s'il ne peut la voir, cette opération, c'est parce que pour lui pas plus que pour le «primitif» — hors du sorcier bien sûr —, le vacillement de la présence, la dissolution du moi ne sont assumables; la différence entre le moderne et le primitif tenant seulement à ce que le premier s'interdit le vacillement de la présence, s'est établi dans la dénégation existentielle de sa fragilité tandis que le second l'admet à condition d'y remédier par tous les moyens. D'où le rapport polémique, tout sauf apaisé, de l'*Aufklärer* avec le «monde magique», dont la seule possibilité, le remplit d'effroi. D'où, aussi, l'invention de la «folie», pour ceux qui ne peuvent se soumettre à si rude discipline.

La position de Marx, dans ce premier chapitre du *Capital*, n'est pas différente de celle du Président de Brosses, c'est le geste-type de l'*Aufklärer*, du critique. «Les marchandises ont un secret, je le démasque. Vous allez voir, elles n'en ont plus pour longtemps!» Ni Marx, ni le marxisme ne sont jamais sortis de la métaphysique de la subjectivité: c'est pourquoi le féminisme, ou la cybernétique, ont eu si peu de mal à les défaire. Parce qu'il a tout historicisé sauf la présence humaine, parce qu'il a étu-

dié toutes les économies *sauf celles de la présence*, Marx conçoit la valeur d'échange comme Charles de Brosses, au XVIII<sup>e</sup> siècle, observait les cultes fétiches chez les "primitifs". Il ne veut pas comprendre *ce qui se joue* dans le fétichisme. Il ne voit pas par quels *dispositifs* ON fait exister la marchandise en tant que marchandise, comment, matériellement – par l'accumulation en *stocks* dans l'usine; par la mise en scène individuante des *best-sellers* dans un magasin, derrière une vitrine ou sur une affiche; par le ravage de toute possibilité d'usage immédiat comme de toute intimité avec les lieux –, ON produit les objets *comme objets*, les marchandises *comme marchandises*. Tout cela, tout ce qui relève de l'expérience sensible, il fait *comme si* ça n'était pour rien dans ce fameux «caractère fétiche», comme si le plan de phénoménalité qui fait exister les marchandises en tant que marchandises n'était pas lui-même *matériellement produit*. Marx oppose son incompréhension de sujet-classique-à-la-présence-assurée, qui voit «les marchandises en tant que matières, c'est-à-dire en tant que valeurs d'usage», à l'aveuglement général, effectivement mystérieux, des exploités. Même s'il aperçoit qu'il faut que ceux-ci soient d'une façon ou d'une autre immobilisés comme spectateurs de la circulation des choses pour que leurs rapports entre eux apparaissent comme des rapports entre choses, il ne voit pas le caractère de *dispositif* du mode de production capitaliste. Il ne veut pas voir ce qui se passe, du point de vue de l'être-au-monde, entre ces «hommes» et ces «choses»; lui qui veut bien expliquer la nécessité de tout ne comprend pas la nécessité de cette «illusion mystique», son ancrage dans le vacillement de la présence, *et dans le refoulement de celui-ci*. Il ne peut que congédier ce fait en le renvoyant à l'obscurantisme, à l'arriération théologique et religieuse, à la «métaphysique». «En général, le reflet religieux du monde réel ne pourra disparaître que lorsque les conditions du travail et de la vie pratique présenteront à l'homme des rapports transparents et rationnels avec ses semblables et avec la nature.» On en est ici au B-A-BA du catéchisme des Lumières, avec ce que cela suppose de programmation pour le monde *tel qu'il s'est construit depuis lors*. Puisqu'on ne peut évoquer son propre rapport à la présence, la modalité singulière de son être-au-monde, ni ce dans quoi on est engagé *hic et nunc*, on fait inévitablement appel aux mêmes trucs usés que ses ancêtres : on confie à une téléologie aussi implacable que plaquée d'exécuter la sentence que l'on est en train de prononcer. L'échec du marxisme, comme son succès historique, sont absolument liés à la posture *classique* de retrait qu'il autorise, au fait, finalement, d'être resté dans le giron de la métaphysique moderne de la subjectivité. La première discussion venue avec un marxiste suffit à comprendre la raison véritable de sa croyance : le marxisme fait office de béquille existentielle à beaucoup de gens qui redoutent tant que leur monde cesse d'aller de soi. Sous prétexte de matérialisme, il permet de passer en contrebande, drapé dans les habits du plus fier dogmatisme, la plus *vulgaire* des métaphysiques. Il est bien certain que sans l'apport pratique, *vital*, du blanquisme, le marxisme n'aurait pu accomplir seul la "révolution" d'Octobre.



L'affaire, pour une science des dispositifs, ne sera donc pas de dénoncer le fait que ceux-ci *nous possèdent*, qu'il y aurait en eux *quelque chose de magique*. Nous savons très bien qu'au volant d'une automobile il est bien rare que nous ne nous ne comportions pas en automobiliste et nous n'avons plus besoin qu'on nous explique comment une télévision, une play-station ou un «environnement aménagé» nous conditionnent. *Une science des dispositifs, une métaphysique critique, prend plutôt acte de la crise de la présence, et se prépare à rivaliser avec le capitalisme sur le terrain de la magie.*

NOUS NE VOULONS NI D'UN MATÉRIALISME VULGAIRE NI D'UN  
"MATÉRIALISME ENCHANTÉ", CE QUE NOUS ÉLABORONS EST UN  
MATÉRIALISME DE L'ENCHANTEMENT.

V

Une science des dispositifs ne peut être que *locale*. Elle ne peut consister que dans le relevé régional, circonstanciel et circonstancié, du fonctionnement d'un ou plusieurs dispositifs. Aucune totalisation ne peut survenir à l'insu de ses cartographes, car son unité ne réside pas dans une systématisme extorquée, mais dans la question qui détermine chacune de ses avancées, la question «*comment ça marche?*».

La science des dispositifs se place dans un rapport de rivalité directe avec le monopole impérial des savoirs-pouvoirs. C'est pourquoi son partage et sa communication, la circulation de ses découvertes sont essentiellement *illégales*. En cela elle se distingue d'abord du *bricolage*, le bricoleur étant celui qui n'accumule de savoir sur les dispositifs que pour mieux les aménager, pour y faire sa niche, qui accumule donc tous les savoirs sur les dispositifs *qui ne sont pas des pouvoirs*. Du point de vue dominant, ce que nous appelons science des dispositifs ou métaphysique critique n'est finalement que la science du crime. Et là comme ailleurs, il n'y a pas d'initiation qui ne soit immédiatement expérimentation, pratique. ON N'EST JAMAIS INITIÉ À UN DISPOSITIF, MAIS SEULEMENT À SON FONCTIONNEMENT. Les trois stades sur le chemin de cette singulière science sont successivement: le crime, l'opacité et l'insurrection. Le crime correspond au moment de l'étude, nécessairement individuelle, du fonctionnement d'un dispositif. L'opacité est la condition du partage, de la communisation, de la circulation

des savoirs-pouvoirs acquis dans l'étude. Sous l'Empire, les zones d'opacité où cette communication survient sont par nature à arracher et à défendre. Ce second stade contient donc l'exigence d'une coordination élargie. Toute l'activité de la S.A.S.C. participe de cette phase opaque. Le troisième niveau est l'insurrection, le moment où la circulation des savoirs-pouvoirs et la coopération des formes-de-vie en vue de la destruction-jouissance des dispositifs impériaux peut se faire librement, à ciel ouvert. Au vu de cette perspective, ce texte ne peut qu'avoir un caractère de pure propédeutique, croisant quelque part entre silence et tautologie.



La nécessité d'une science des dispositifs se fait sentir au moment où les hommes, les *corps* humains achèvent de s'installer dans un monde entièrement produit. Peu d'entre ceux qui trouvent quelque

chose à redire à la misère exorbitante que l'ON voudrait nous imposer n'a encore véritablement compris ce que cela voulait dire, de vivre dans un monde *entièrement produit*. D'abord, cela veut dire que même ce qui, au premier coup d'œil, nous avait paru «*authentique*», se révèle au contact comme produit, c'est-à-dire comme jouissant de sa non-production comme d'une modalité valorisable dans la production générale. Ce que réalise l'Empire, aussi bien du côté du Biopouvoir que du côté du Spectacle – je me souviens de cette altercation avec une négresse de *Chimères*, vieille sorcière à la mise gothique plutôt sympathique, et qui soutenait comme un acquis indiscutable du féminisme et de sa radicalité matérialiste le fait qu'elle n'avait pas *élevé* ses deux enfants, mais qu'elle les avait *produits* –, c'est bien l'interprétation métaphysique de l'étant comme étant *produit* ou rien du tout, produit c'est-à-dire amené à l'être de manière telle que sa création et son ostension seraient une seule et même chose. Être produit veut toujours dire *à la fois* être créé et être rendu visible. Entrer dans la présence, dans la métaphysique occidentale, n'a jamais été distinct d'entrer dans la visibilité. Il est dès lors inévitable que l'Empire qui repose sur l'hystérie productive repose aussi sur l'hystérie transparencielle. La plus sûre méthode pour prévenir la libre venue en présence des choses, c'est encore de provoquer celle-ci à tout moment, tyranniquement.

Notre allié, dans ce monde livré à l'arraisonement le plus féroce, livré *aux dispositifs*, dans ce monde qui tourne de manière fanatique autour d'une gestion du visible qui se veut gestion de l'Être, n'est autre que le Temps. Nous avons pour nous – *le Temps*. Le temps de notre expérience, le temps qui conduit et dilacère nos intensités, le temps qui déglingue, pourrit, détruit, détraque, déforme, le temps qui est un abandon, qui est l'élément même de l'abandon, le temps qui se condense et s'épaissit en faisceau de *moments* où toute unification se trouve défiée, ruinée, tronquée, rayée en surface *par les corps mêmes*. NOUS AVONS LE TEMPS. Et là où nous ne l'avons pas, nous pouvons encore nous le donner. Se donner le temps, telle est la condition de toute étude communisable des dispositifs. Repérer les régularités, les enchaînements, les dissonances; chaque dispositif possède sa petite musique propre, qu'il s'agit de légèrement désaccorder, de distordre incidemment, de faire entrer en décadence, en perdition, de faire sortir de ses gonds. Cette musique, ceux qui *filent* dans le dispositif, ne la remarquent pas, leur pas obéit de trop près à la cadence pour l'entendre distinctement. Il faut pour cela partir d'une temporalité autre, d'une rythmicité propre pour, tout en passant dans le dispositif, se faire attentif à la *norme ambiante*. C'est l'apprentissage du voleur, du criminel: désaccorder la démarche intérieure et la démarche extérieure, dédoubler, feuilleter sa conscience, être à la fois mobile et à l'arrêt, à l'affût et trompeusement distrait. Assumer la dissolution de la présence dans le sens d'une démultiplication simultanée, asynchrone de ses modalités. Détourner la schizophrénie imposée de l'auto-contrôle en instrument offensif de conspiration. DEVENIR SORCIER. « Pour arrêter la dissolution, il y a une voie: aller délibérément à la limite de sa propre présence, assumer cette limite comme l'objet à venir d'une *praxis* définie; se placer au cœur de la limitation et s'en rendre maître; identifier, représenter, évoquer les "esprits", acquérir le pouvoir de les appeler à volonté et de profiter de leur ouvrage aux fins d'une pratique professionnelle. Le sorcier suit précisément cette voie: il transforme les moments critiques de l'être-au-monde en une décision courageuse et dramatique, celle de se situer dans le monde. Considéré en tant que *donné*, son être-au-monde risque de se dissoudre: il n'a pas encore été donné. Avec l'institution de la vocation et de l'initiation, le magicien défait donc ce donné pour le *refaire* en une seconde naissance; il redescend à la limite de sa présence pour se restituer à lui-même sous une forme nouvelle et bien délimitée: les techniques propres à favoriser la labilité de la présence, la transe elle-même et les états voisins, expriment justement cet être-là qui se défait pour se refaire, qui redescend à son *là* pour se retrouver en une présence dramatiquement soutenue et garantie. En outre, la maîtrise à laquelle il est parvenu permet au magicien de plonger non seulement dans sa propre labilité, mais également dans celle d'autrui. Le magicien est celui qui sait *aller au-delà de soi-même*, non au sens idéal, mais vraiment au sens existentiel. Celui pour qui l'être-au-monde se constitue en tant que problème et qui a le pouvoir de se procurer sa propre présence, n'est pas une présence parmi les autres, mais un être-au-monde qui peut se rendre présent chez tous les autres, déchiffrer leur drame existentiel et en influencer le cours. » Tel est le point de départ du programme communiste.



Le crime, contrairement à ce qu'insinue la Justice, n'est jamais un acte, un fait, mais une *condition d'existence*, une modalité de la présence, commune à tous les agents du Parti Imaginaire. Pour s'en convaincre, il suffit de songer à l'expérience du vol ou de la fraude, formes élémentaires et des plus courantes – AUJOURD'HUI, TOUT LE MONDE VOLE – du crime. L'expérience du vol est phénoménologiquement *autre chose* que les soi-disant motifs qui sont réputés nous y "pousser", et que nous-mêmes nous alléguons. Le vol n'est pas une transgression, sinon du point de vue de la représentation: *c'est une opération sur la présence*, une réappropriation, une reconquête *individuelle* de celle-ci, une reconquête de soi *comme corps dans l'espace*. Le *comment* du «vol» n'a rien à voir avec son fait apparent, légal. Ce *comment*, c'est la conscience *physique* de l'espace et de l'environnement, du *dispositif*, à quoi m'accule le vol. C'est l'extrême attention du corps en fraude dans le métro, alerté au moindre signe qui pourrait signaler une patrouille de contrôleurs. C'est la connaissance presque scientifique des conditions dans lesquelles j'opère qu'exige la préparation de quelque forfait d'ampleur. Il y a toute une incandescence du corps, une transformation de celui-ci en une surface impactuelle ultrasensible qui gît dans le crime, et qui est sa véritable expérience. Lorsque je vole, je me dédouble en une présence apparente, évanescence, sans épaisseur, absolument quelconque, et une seconde, entière, intensive et intérieure cette fois, où s'anime chaque détail du dispositif qui m'entoure, avec ses caméras, son vigile, le *regard* de son vigile, les axes de vision, les autres clients, l'*allure* des autres clients. Le vol, le crime, la fraude sont les conditions de l'existence solitaire en guerre contre la bloomification, contre la bloomification *par les dispositifs*. C'est l'insoumission propre au corps isolé, la résolution de sortir, même seul, même de façon précaire, par une mise en jeu volontariste, d'un certain état de sidération, de demi-sommeil, d'absence à soi qui fait le fond de la "vie" dans les dispositifs. La question, à partir de là, à partir de cette expérience *nécessaire*, est celle du passage au complot, à l'organisation d'une véritable circulation de la connaissance illégale, de la science criminelle. C'est ce passage à la dimension collective que doit faciliter la S.A.S.C.





**La bouteille Joliot-Curie**



**Le Miguelito**



**L'emploi fictif**

**Les fiches-recettes de la S.A.S.C.**



**Ingrédients :**

acide sulfurique,  
désherbant solide  
(chlorate de soude),  
essence,  
polystyrène  
expansé,  
mouchoirs en papier,  
élastiques,  
filtres à café,  
bouteilles en verre  
avec leurs bouchons.

Prenez une bassine. Versez-y 2 litres d'eau. Ajoutez le désherbant (300g environ) en animant le mélange d'un mouvement circulaire jusqu'à dissolution complète des cristaux. Vous obtenez un liquide coloré, généralement jaune. Filtrez-le jusqu'à ce qu'il devienne limpide. La solution incolore que vous avez à présent entre les mains est une solution de chlorate de soude.

Prenez une autre bassine. Versez-y l'essence. Ajoutez-y le polystyrène, qui fond au contact de l'essence et rendra la combustion à la fois plus tenace et plus intense. Arrêtez lorsque la densité du mélange vous satisfait. Alignez les bouteilles. Versez dans chacune d'elle, à l'aide d'un entonnoir, 1/4 d'acide sulfurique et 3/4 du mélange à base d'essence. Agitez les bouteilles jusqu'à dégagement complet des gaz. Bouchez-les. Trempez les mouchoirs en papier dans la solution de chlorate. Apposez un mouchoir imbibé sur chaque bouteille. Fixez-le avec un élastique. Laissez sécher. Le bris de la bouteille sur l'objectif mettra l'acide au contact du chlorate et provoquera l'inflammation du mélange.



**Ingrédient :**

pointes à bois  
de 140 mm.

Prenez une pointe à bois. Placez-la dans un étau. Sciez-en la tête. Limez la nouvelle extrémité jusqu'à ce qu'elle soit aussi pointue que l'autre. Calez la tige ainsi obtenue dans l'étau de telle façon que le tiers de celle-ci en émerge. Repliez ce tiers à coups de marteau jusqu'à ce qu'il fasse avec le reste de la tige un angle intérieur de 60°. Desserrez l'étau. Placez-y le coude obtenu en laissant émerger la moitié de la tige restante. Repliez cette moitié d'après le même procédé que précédemment selon un plan perpendiculaire au plan du coude et ce jusqu'à ce qu'elle fasse avec le plan du coude un angle intérieur de 60°. Sortez votre chef d'oeuvre de l'étau. Vous avez en main un miguelito qui, de quelque façon que vous le jetez sur la chaussée, vous débarrassera de toute incursion automobile de la police, à l'exception bien sûr des engins dotés de pneus spéciaux.



**Ingrédients :**

une association loi  
1901 ayant plus de  
deux ans d'existence,  
un précaire (vous-  
mêmes) de  
préférence  
allocataire du RMI  
ou inscrit à l'ANPE  
depuis 18 mois et  
non membre du  
bureau de  
l'association.

Dotez d'abord votre association des attributs suivants : des statuts vagues (vocation culturelle, artistique, insertion, presse, etc.), un numéro de SIRET, un compte en banque.

Assurez-vous de disposer des attestations de la CAF ou de l'ANPE prouvant votre situation précaire. Demandez à la DDTE de votre département une convention relative à l'embauche d'un CEC (Contrat Emploi Consolidé), Emploi Jeune ou Adulte Relais selon le cas. Remplissez soigneusement la convention - le premier type d'emploi fictif est plus facile à obtenir (simple agrément ou refus "mécanique") que les deux autres, qui nécessitent une certaine sauce argumentative du genre "nos projets répondent à des besoins sociaux" et sont en outre soumis à des critères d'âge. Renvoyez la convention à la DDTE accompagnée des pièces justificatives requises. Soignez tout particulièrement l'intitulé de votre emploi : il doit être à la fois plausible et vérifiable.

L'agrément obtenu, manifestez-vous auprès de l'URSSAF et des Assedic patronales qui vous renverront immédiatement des factures exorbitantes que vous ne paierez pas puisqu'elles sont établies sur une base délibérément trop haute, celle d'un SMIC normal. Refaites donc vous-mêmes tous les calculs. N'oubliez pas de demander taux et barèmes à la DDTE.

Très rapidement, le CNASEA versera miraculeusement sur votre compte des sommes correspondant à 80% du salaire sur la base de 130 heures par mois à 120% du SMIC horaire (attention : le SMIC horaire change tous les 1er juillet) pour un CEC et à 80 % d'un SMIC mensuel pour les Emplois Jeunes et Adultes Relais.

Vous disposez maintenant d'un salaire net équivalent à ce que vous verse le CNASEA moins les charges, soit pour un CEC environ 3700 francs par mois et 4500 francs pour un Emploi Jeune ou un Adulte Relais.

La phase délicate et fastidieuse de la confection d'un emploi fictif consiste dans le remplissage des papiers administratifs : déclarations trimestrielles au CNASEA, aux Assedic, établissement des fiches de paye, paiement des charges, déclaration à l'URSSAF. Ces tâches sont plus répétitives que compliquées, c'est pourquoi il est recommandé de se lancer dans l'emploi fictif à plusieurs. Le cas échéant, faites-vous aider par un planton administratif quelconque; il est là pour ça.

**Conseil du chef :** Si vous êtes RMiste, embauchez-vous la semaine suivant votre Déclaration Trimestrielle de Revenu, ainsi vous cumulerez pendant trois mois salaire et allocation.

## VI

Le pouvoir parle de « dispositifs » : dispositif Vigipirate, dispositif RMI, dispositif éducatif, dispositif de surveillance... Cela lui permet de donner à ses incursions des airs de précarité rassurante. Puis, le temps recouvrant la nouveauté de son introduction, le dispositif rentre dans l'« ordre des choses », et c'est plutôt la précarité de ceux dont la vie s'y écoule qui devient remarquable. Les vendus qui s'expriment dans la revue *Hermès*, particulièrement dans son numéro 25, n'ont pas attendu qu'on leur demande pour commencer le travail de légitimation de cette domination à la fois discrète et massive, à même de contenir et distribuer l'implosion générale du social. « Le social, disent-ils, se cherche de nouveaux modes régulatoires à même de faire face à ces difficultés. Le dispositif apparaît comme une de ces tentatives de réponse. Il permet de s'adapter à cette fluctuation tout en la balisant. [...] Il est le produit d'une nouvelle proposition d'articulation entre individu et collectif, assurant un entretien de solidarité minimale sur fond de fragmentation généralisée. »

Face à tout dispositif, par exemple, un portillon d'entrée du métro parisien, la mauvaise question est : « à quoi sert-il ? », et la mauvaise réponse, dans ce cas précis : « à empêcher la fraude. » La question juste, matérialiste, la question *métaphysique-critique* est au contraire : « mais que fait, quelle opération réalise ce dispositif ? » La réponse sera alors : « le dispositif singularise, extrait les corps en fraude de la masse indistincte des "usagers", en les forçant à quelque mouvement aisément repérable (sauter par-dessus le portillon, ou se glisser juste derrière un "usager en règle"). Ainsi, le dispositif *fait exister* le prédicat "fraudeur", c'est-à-dire qu'il fait exister un corps déterminé *en tant que fraudeur*. L'essentiel, ici, c'est le *en tant que*. Ou plus exactement la façon dont le dispositif *naturalise*, escamote le *en tant que*. Car le dispositif a une façon de se faire oublier, de *s'effacer* derrière le flux des corps passant en son sein, il a une permanence qui s'appuie sur l'actualisation continue de la soumission des corps à son fonctionnement, à son existence *posée*, quotidienne et définitive. Le dispositif installé configure ainsi l'espace de telle façon que cette configuration elle-même demeure en retrait, comme un pur donné. De sa manière d'aller de soi découle le fait que ce qu'il fait exister n'apparaît pas comme ayant été matérialisé par lui. C'est ainsi que le dispositif « portillon anti-fraude » *réalise* le prédicat « fraudeur » plutôt qu'il n'empêche la fraude. LE DISPOSITIF PRODUIT TRÈS-MATÉRIELLEMENT UN CORPS DONNÉ COMME SUJET DU PRÉDICAT VOULU.

Le fait que chaque étant, en tant qu'étant *déterminé*, soit désormais produit par des dispositifs définit un nouveau paradigme du pouvoir. Dans *Les anormaux*, Foucault donne comme modèle historique de ce nouveau pouvoir, du pouvoir *productif* des dispositifs, la ville en état de peste. C'est donc au sein même des monarchies administratives qu'aurait été expérimentée la forme de pouvoir qui devait les supplanter ; forme de pouvoir qui ne procède plus par exclusion mais par inclusion, par exécution publique mais par punition thérapeutique, par prélèvement arbitraire mais par maximisation vitale, par souveraineté personnelle mais par application impersonnelle de normes sans visage. L'emblème de cette mutation du pouvoir, d'après Foucault, c'est la *gestion* des pestiférés opposée au *bannissement* des lépreux. Les pestiférés, en effet, ne sont pas exclus de la ville, relégués dans un dehors, comme l'étaient les lépreux. Au contraire, la peste donne l'occasion de déployer tout un appareillage imbriqué, tout un échelonnement, toute une gigantesque architecture de dispositifs de surveillance, d'identification et de sélection. La ville, raconte Foucault, « était partagée en districts, les districts étaient partagés en quartiers, puis dans ces quartiers on isolait les rues, et il y avait dans chaque rue des surveillants, dans chaque quartier des inspecteurs, dans chaque district des responsables de districts et dans la ville elle-même soit un gouverneur nommé à cet effet, soit encore les échevins qui avaient reçu, au moment de la peste, un supplément de pouvoir. Analyse, donc, du territoire dans ses éléments les plus fins ; organisation, à travers ce territoire ainsi analysé, d'un pouvoir continu [...],

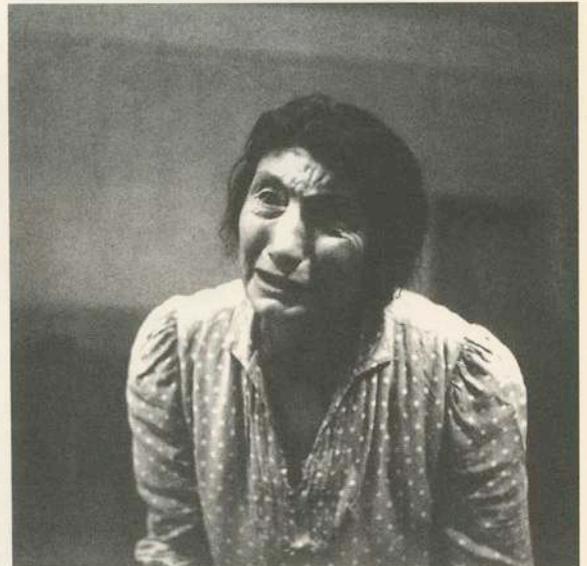


pouvoir qui était également continu dans son exercice, et pas simplement dans sa pyramide hiérarchique, puisque la surveillance devait être exercée sans interruption aucune. Les sentinelles devaient être toujours présentes à l'extrémité des rues, les inspecteurs des quartiers et des districts devaient, deux fois par jour, faire leur inspection, de telle manière que rien de ce qui se passait dans la ville ne pouvait échapper à leur regard. Et tout ce qui était ainsi observé devait être enregistré, de façon permanente, par cet espèce d'examen visuel et, également, par la retranscription de toutes les informations sur des grands registres. Au début de la quarantaine, en effet, tous les citoyens qui se trouvaient présents dans la ville devaient avoir donné leur nom. Leurs noms étaient écrits sur une série de registres. [...] Et tous les jours des inspecteurs devaient passer devant chaque maison, ils devaient s'y arrêter et faire l'appel. Chaque individu se voyait assigner une fenêtre à laquelle il devait apparaître, et lorsqu'on appelait son nom il devait se présenter à la fenêtre, étant entendu que, s'il ne se présentait pas, c'est qu'il était dans son lit; et s'il était dans son lit, c'est qu'il était malade; et s'il était malade, c'est qu'il était dangereux. Et, par conséquent, il fallait intervenir.» Ce que Foucault décrit là, c'est le fonctionnement d'un paléo-dispositif, le dispositif anti- peste, dont la nature est, bien plus que de lutter contre la peste, de produire tel ou tel corps *comme pestiféré*. Avec les dispositifs, on passe ainsi «d'une technologie du pouvoir qui chasse, qui exclut, qui bannit, qui marginalise, qui réprime, à un pouvoir positif, un pouvoir qui fabrique, un pouvoir qui observe, un pouvoir qui sait et un pouvoir qui se multiplie à partir de ses propres effets. [...] Un pouvoir qui n'agit pas par la séparation en grosses masses confuses, mais par distribution selon des individualités différentielles.»

**L**ongtemps le dualisme occidental aura consisté à poser deux entités adverses : le divin et le mondain, le sujet et l'objet, la raison et la folie, l'âme et la chair, le bien et le mal, le dedans et le dehors, la vie et la mort, l'être et le néant, etc. Ceci posé, la civilisation se construisait comme la lutte de l'un contre l'autre. C'était une logique excessivement dispendieuse. L'Empire, à l'évidence, procède autrement. Il se meut encore dans ces dualités, *mais il n'y croit plus*. En fait, il se contente d'*utiliser* chaque couple de la métaphysique classique à des fins de maintien de l'ordre, soit : comme machine binaire. Par dispositif, on entendra dès lors un espace polarisé par une fausse antinomie de telle façon que tout ce qui y passe, et s'y passe, soit *réductible* à l'un ou l'autre de ses termes. Le plus gigantesque dispositif jamais réalisé, à ce

titre, était évidemment le macro-dispositif géo-stratégique Est-Ouest, où s'opposaient terme à terme le « bloc socialiste » et le « bloc capitaliste ». Toute rébellion, toute altérité qui venait à se manifester où *que ce soit* devait soit porter allégeance à l'une des identités proposées, soit se trouvait plaquée contre son gré sur le pôle officiellement ennemi du pouvoir qu'elle affrontait. À la puissance résiduelle de la rhétorique stalinienne du « vous faites le jeu de... » – Le Pen, la droite ou la mondialisation, qu'importe –, qui n'est qu'une transposition réflexe du vieux « classe contre classe », on mesure la violence des courants qui passent dans tout dispositif, et l'incroyable nocivité de la métaphysique occidentale en putréfaction. Un lieu commun de géopoliticien consiste à railler ces ex-guérillas marxistes-léninistes du « Tiers-Monde » qui, depuis l'effondrement du macro-dispositif Est-Ouest, se seraient reconverties en simples mafias, ou auraient adopté une idéologie jugée démente sous prétexte que ces messieurs de la rue Saint-Guillaume ne comprennent pas son langage. En fait, ce qui apparaît à ce moment, c'est plutôt l'insoutenable effet de réduction, d'obstruction, de formatage et de disciplinarisation que tout dispositif exerce sur l'*anomalie sauvage* des phénomènes. *A posteriori*, les luttes de libération nationale apparaissent moins comme des ruses de l'URSS que cet habit convenu, la ruse d'*autre chose* qui se défie du système de la représentation et refuse d'y prendre place.

Ce qu'il faut comprendre, en fait, c'est que tout dispositif fonctionne à partir d'un couple – inversement, l'expérience montre qu'un couple qui *fonctionne* est un couple qui *fait dispositif*. Un couple, et non une paire ou un doublet, car tout couple est asymétrique, comporte une majeure et une mineure. La majeure et la mineure ne sont pas seulement nominalement distincte – deux termes “contraires” peuvent parfaitement désigner la même propriété, et c'est en un sens le plus souvent le cas –, elles nomment deux *modalités différentes d'agrégation des phénomènes*. La majeure, dans le dispositif, c'est la norme. Le dispositif agrège ce qui est compatible avec la norme par le simple fait *de ne pas le distinguer*, de le laisser immergé dans la masse anonyme, portante de ce qui est « normal ». Ainsi, dans une salle de cinéma, celui qui ne hurle, ni ne chantonne, ni ne se déshabille, ni ne etc., restera indistinct, agrégé à la foule hospitalière des spectateurs, *signifiant en tant qu'insignifiant*, en deçà de toute reconnaissance. La mineure du dispositif sera donc l'*anormal*. C'est cela que le dispositif fait exister, singularise, isole, reconnaît, distingue, puis réagrège, *mais en tant que désagrégé, séparé, différent du reste des phénomènes*. On a ici la mineure, composée de l'ensemble de ce que le dispositif individue, prédique et par là désintègre, spectralise, suspend; ensemble dont on s'assure ainsi que jamais il ne se condense, que jamais il ne se *retrouve*, éventuellement conspire. C'est en ce point que la mécanique élémentaire du Biopouvoir se branche directement sur la logique de la représentation telle qu'elle domine la métaphysique occidentale.



La logique de la représentation est de *réduire* toute altérité, de faire disparaître ce qui est *là*, vient en présence, dans sa pure heccéité, et *donne à penser*. Toute altérité, toute différence radicale, dans la logique de la représentation, est appréhendée comme négation du Même que cette dernière a commencé par poser. Ce qui diffère abruptement, et qui ne possède par là rien de commun avec le Même, est ainsi ramené, projeté sur un plan com-

mun *qui n'existe pas* et dans lequel figure désormais une *contradiction* dont il serait l'un des termes. Dans le dispositif, ce qui *n'est pas* la norme est ainsi déterminé comme sa négation, comme *anormal*. Ce qui est seulement *autre*, est réintégré comme *autre de la norme*, comme ce qui *s'oppose* à elle. Le dispositif médical fera donc exister le «malade» comme ce qui *n'est pas sain*. Le dispositif scolaire le «cancre» comme ce qui *n'est pas obéissant*. Le dispositif judiciaire le «crime» comme ce qui *n'est pas légal*. Dans la biopolitique ce qui n'est pas normal sera ainsi donné pour pathologique, quand nous savons d'expérience que la pathologie est elle-même, pour l'organisme malade, *une norme de vie*, et que la santé n'est pas liée à une norme de vie particulière mais à un état *de forte normativité*, à une capacité d'affronter et de créer *d'autres* normes de vie. L'essence de tout dispositif est ainsi d'imposer un partage autoritaire du sensible où tout ce qui vient en présence se confronte au chantage de sa binarité.



L'aspect redoutable de tout *dispositif* est qu'il fait fond sur la structure originaire de la présence humaine : que nous sommes appelés, *requis* par le monde. Toutes nos "qualités", notre "être propre", s'établissent dans un jeu avec les étants tel que notre *disposition* à ceux-ci n'est pas première. Pour autant, il nous arrive couramment, au sein des dispositifs les plus banals, comme un samedi soir arrosé entre couples petit-bourgeois dans un pavillon de banlieue, d'éprouver le caractère non plus de requête mais de *possession*, et même d'extrême *possessivité* qui s'attache à tout dispositif. Et c'est dans les discussions superflues qui viendront ponctuer cette soirée lamentable que cela s'éprouvera. Un des Bloom "présents" commencera sa tirade contre les fonctionnaires-qui-sont-tout-le-temps-en-grève; cela posé, le rôle étant connu, une contre-polarisation de type sociale-démocrate apparaîtra chez un autre des Bloom, qui jouera sa partition avec plus ou moins de bonheur, etc, etc. Là, ce ne sont pas des corps qui se parlent, *c'est un dispositif qui fonctionne*. Chacun des protagonistes active en série les petites machines signifiantes prêtes à l'emploi, et qui sont toujours-déjà inscrites dans le langage *courant*, dans la grammaire, dans la métaphysique, dans le ON. La seule satisfaction que nous pouvons tirer de ce genre d'*exercice*, c'est d'avoir joué dans le dispositif avec brio. *La virtuosité est la seule liberté, dérisoire, qu'offre la soumission aux déterminismes signifiants.*

Quiconque parle, agit, "vit" dans un dispositif est en quelque manière *autorisé* par lui. Il est fait auteur de ses actes, de ses paroles, de sa conduite. Le dispositif assure l'intégration, la conversion *en identité* d'un ensemble hétérogène de discours, de gestes, d'attitudes: d'heccétés. La réversion de tout événement en identité est ce par quoi les dispositifs imposent un ordre local tyrannique au chaos global de l'Empire. La production de différences, de subjectivités obéit elle aussi à l'impératif binaire: la pacification impériale repose tout entière sur la mise en scène de tant de fausses antinomies, de tant de conflits simulateurs: «Pour ou contre Milosevic», «Pour ou contre Saddam», «Pour ou contre la violence»... Leur activation a l'effet bloomifant que nous savons, et qui finit par obtenir de nous l'indifférence omnilatérale sur quoi s'appuie l'ingérence à plein régime de la police impériale. Ce n'est pas autre chose, la pure sidération devant le jeu impeccable, la vie autonome, la mécanique artiste des dispositifs et des significations, que nous éprouvons devant n'importe quel débat télévisé, pour peu que les acteurs aient un peu de talent. Ainsi, les "anti-mondialisation" opposeront leurs arguments prévisibles aux "néo-libéraux". Les "syndicats" rejoueront sans fin 1936 face un éternel Comité des Forges. La police combattra la caillera.

Les "fanatiques" affronteront les "démocrates". Le culte de la maladie croira défier le culte de la santé. Et toute cette agitation binaire sera le meilleur garant du sommeil mondial. C'est ainsi que jour après jour ON nous épargne soigneusement le pénible devoir d'exister.

**J**anet, qui a étudié il y a un siècle tous les cas précurseurs du Bloom, a consacré un volume à ce qu'il appelle l'«automatisme psychologique». Il s'y penche sur toutes les formes positives de crise de la présence : suggestion, somnambulisme, idées fixes, hypnose, médiumnisme, écriture automatique, désagrégation mentale, hallucinations, possessions, etc. La cause, ou plutôt la *condition*, de toutes ces manifestations hétérogènes, il la trouve dans ce qu'il nomme la «misère psychologique». Par «misère psychologique», il entend une faiblesse générale de l'être, inséparablement physique et métaphysique, qui s'apparente de part en part à ce que nous appelons *Bloom*. Cet état de faiblesse, remarque-t-il, est aussi le terrain de la guérison, notamment de la guérison par l'hypnose. Plus le sujet est bloomifié, plus il est accessible à la suggestion et guérissable de cette façon. Et plus il recouvre la santé, moins cette médecine est opérante, moins il est suggestible. Le Bloom est donc la condition de fonctionnement des dispositifs, notre propre vulnérabilité à ceux-ci. Mais à l'inverse de la suggestion, le dispositif ne vise jamais à obtenir quelque retour à la santé, mais bien à s'intégrer à nous comme prothèse indispensable de notre présence, comme béquille *naturelle*. Il y a un besoin du dispositif que celui-ci n'étanche que pour l'accroître. Pour parler comme les croque-morts du CNRS, les dispositifs «encouragent l'expression des différences individuelles».

**N**ous devons apprendre à nous effacer, à passer inaperçu dans la bande grise de chaque dispositif, à nous *camoufler* derrière sa majeure. Quand bien même notre impulsion spontanée serait d'opposer le goût de l'anormal au désir de conformité, nous devons acquérir l'art de devenir parfaitement anonymes, d'offrir l'apparence de la pure conformité. Nous devons acquérir ce pur art de la surface, *pour mener nos opérations*. Cela revient, par exemple, à congédier la pseudo-transgression des non moins pseudo-conventions sociales, à révoquer le parti de la «sincérité», de la «vérité» et du «scandale» révolutionnaires au profit d'une politesse tyrannique, par laquelle tenir le dispositif et ses possédés à distance. La transgression, la monstruosité, l'anormalité *revendiquées* forment le piège le plus retors que les dispositifs nous tendent. Vouloir être, c'est-à-dire être singulier, dans un dispositif est notre *principale faiblesse*, par quoi il nous tient et nous engrène. Inversement, le désir *d'être contrôlé*, si fréquent chez nos contemporains, exprime d'abord leur *désir d'être*. Pour nous, ce désir sera plutôt désir d'être fou, ou monstrueux, ou criminel. Mais ce désir est cela même par quoi ON prend contrôle de nous et nous neutralise. Devereux a montré que chaque culture dispose pour ceux qui voudraient lui échapper une *négation modèle*, une issue balisée, par laquelle cette culture capte l'énergie motrice de toutes les transgressions en une stabilisation supérieure. C'est l'*amok* chez les Malais et, en Occident, la schizophrénie. Le Malais «est préconditionné par sa culture, peut-être à son insu, mais assurément d'une façon presque automatique, à réagir à presque n'importe quelle tension violente, intérieure ou extérieure, par une crise d'amok. Dans le même sens, l'homme moderne occidental est conditionné par sa culture à réagir à tout état de stress par un comportement en apparence schizophrénique. [...] Être schizophrène représente la manière "convenable" d'être fou dans notre société.» (*La schizophrénie, psychose ethnique ou la schizophrénie sans larmes*)



- RÈGLE N° 1 Tout dispositif produit la singularité comme monstruosité. Ainsi il se conforte.
- RÈGLE N° 2 On ne s'affranchit jamais d'un dispositif en s'engageant dans sa mineure.
- RÈGLE N° 3 Lorsque l'ON vous prédique, vous subjective, vous assigne, ne jamais réagir et surtout ne jamais nier. La contre-subjection que l'ON vous arracherait alors est la prison dont vous aurez *toujours* le plus de mal à vous évader.
- RÈGLE N° 4 La liberté supérieure ne réside pas dans l'absence de prédicat, dans l'anonymat *par défaut*. La liberté supérieure résulte au contraire de la *saturation* de prédicats, de leur amoncellement anarchique. La sur-prédication s'annule automatiquement en une imprédicabilité définitive. «Là où nous n'avons plus de secret, nous n'avons plus rien à cacher. C'est nous qui sommes devenus un secret, nous qui sommes cachés.» (Deleuze-Parnet, *Dialogues*)
- RÈGLE N° 5 La contre-attaque n'est jamais une réponse, mais l'instauration d'une nouvelle donne.



## VII

Les dispositifs et le Bloom se co-impliquent comme deux pôles solidaires de la suspension épopéale. Rien n'arrive jamais, dans un dispositif. Rien n'arrive jamais, c'est-à-dire que TOUT CE QUI EXISTE DANS UN DISPOSITIF Y EXISTE SUR LE MODE DE LA POSSIBILITÉ. Les dispositifs ont même le pouvoir de dissoudre en sa possibilité un événement qui est effectivement survenu, ce que l'ON appelle une « catastrophe » par exemple. Qu'un avion de ligne défectueux explose en plein vol et l'ON déploiera illico tout un luxe de dispositifs que l'ON fera tourner à coups de faits, d'historiques, de déclarations, de statistiques qui ramèneront l'événement de la mort de plusieurs centaines de personnes au rang d'*accident*. En un rien de temps, ON aura dissipé l'évidence que l'invention des chemins de fer était aussi nécessairement l'invention des catastrophes ferroviaires; et l'invention du Concorde l'invention de son explosion en plein vol. ON départagera de la sorte dans chaque "progrès" ce qui ressort de son *essence* et ce qui ressort, justement, de son *accident*. Et cela, contre toute évidence, ON l'en expulsera. Au bout de quelques semaines, ON aura résorbé l'événement du crash en sa *possibilité*, en son éventualité statistique. Ce n'est plus, dorénavant, le crash qui est arrivé, C'EST SA POSSIBILITÉ, NATURELLEMENT INFIME, QUI S'EST ACTUALISÉE. En un mot, il ne s'est rien passé; l'essence du progrès technologique est sauve. Le monument signifiant, colossal et composite, que l'ON aura échaffaudé pour l'occasion accompli ici la vocation de tout dispositif : *le maintien de l'ordre phénoménal*. Car telle est la destination, au sein de l'Empire, de tout dispositif : *gérer et régir un certain plan de phénoménalité, assurer la persistance d'une certaine économie de la présence*, maintenir la suspension épopéale dans l'espace qui lui est dévolu.

*Le possible implique la réalité correspondante avec, en outre, quelque chose qui s'y joint, puisque le possible est l'effet combiné de la réalité une fois apparue et d'un dispositif qui la rejette en arrière.*

Bergson, *La pensée et le mouvant*

De là le caractère d'absence, de somnolence, si frappant dans l'existence au sein des dispositifs, ce sentiment bloomesque de se laisser porter par le flux douillet des phénomènes.

Nous disons que le mode d'être de toute chose, au sein du dispositif, est la *possibilité*. La possibilité se distingue par un côté de l'acte et par un autre de la puissance. La puissance, dans l'activité qu'est l'écriture de ce texte, c'est le langage, le langage comme faculté générique de signifier, de communiquer. La possibilité, c'est la langue, c'est-à-dire l'ensemble des énoncés jugés corrects d'après la syntaxe, la grammaire et le vocabulaire français, dans leur état présent. L'acte, c'est la parole, l'énonciation, la production *hic et nunc* d'un énoncé déterminé. À la différence de la puissance, la possibilité est toujours possibilité *de* quelque chose. *Au sein du dispositif, toute chose existe sur le mode de la possibilité* signifie que tout ce qui survient dans le dispositif survient *comme actualisation d'une possibilité qui lui était préalable*, et qui par là est PLUS RÉELLE que lui. Tout acte, tout événement y est ainsi résorbé dans sa possibilité, et y apparaît comme conséquence prévisible, comme pure contingence de celle-ci. Ce qui advient n'est pas plus réel d'être advenu. C'est ainsi que le dispositif exclut l'événement, et l'exclut *sous la forme de son inclusion*; par exemple en le déclarant possible après coup.

Ce que les dispositifs matérialisent n'est que la plus notoire des impostures de la métaphysique occidentale, celle qui se condense dans l'adage « l'essence précède l'existence ». Pour la métaphysique, l'existence n'est qu'un prédicat de l'essence; même, d'après elle, tout existant ne ferait qu'actualiser une essence qui lui serait première. Selon cette doctrine aberrante, la possibilité, c'est-à-dire l'*idée*, des choses les précéderait; chaque réalité serait un possible *qui de surcroît a acquis l'existence*. Lorsque l'on remet la pensée sur ses pieds, on obtient que c'est la réalité pleinement développée d'une chose qui en pose la possibilité *dans le passé*. Il faut bien entendu qu'un évé-

## IIV

ment soit advenu dans la totalité de ses déterminations pour en isoler certaines, pour en extraire la représentation qui le fera figurer comme *ayant été possible*. «Le possible, dit Bergson, n'est que le réel avec, en plus, un acte de l'esprit qui en projette l'image dans le passé une fois qu'il s'est produit.» «Dans la mesure, ajoute Deleuze, où le possible se propose à la "réalisation", il est lui-même conçu comme l'image du réel, et le réel, comme la ressemblance du possible. C'est pourquoi l'on comprend si peu ce que l'existence ajoute au concept, en doublant le semblable par le semblable. Telle est la tare du possible, tare qui le dénonce comme produit après coup, fabriqué rétroactivement, lui-même à l'image de ce qui lui ressemble.»

**T**out ce qui est, dans un dispositif, se voit reconduit soit à la norme, soit à l'accident. Tant que le dispositif tient, rien ne peut y survenir. L'événement, *cet acte qui garde auprès de soi sa propre puissance*, ne peut venir que du dehors comme ce qui pulvérise cela même qui devait le conjurer. Quand la musique bruitiste explose, ON dit: «ça n'est pas de la musique». Lorsque 68 fait irruption, ON dit: «ça n'est pas de la politique». Lorsque 77 met l'Italie aux abois, ON dit: «ça n'est pas du communisme». Face au vieil Artaud, ON dit: «ça n'est pas de la littérature». Puis, lorsque l'événement a fait long feu, ON dit: «ma foi, c'était possible, c'est *une* possibilité de la musique, de la politique, du communisme, de la littérature». Et finalement, après le premier moment d'ébranlement par l'inexorable *travail de la puissance*, le dispositif se reforme: ON inclut, désamorce et reterritorialise l'événement. ON l'assigne à une possibilité, à une possibilité *locale*, celle du dispositif littéraire par exemple. Les connards du CNRS, qui manient le verbe avec une si jésuitique prudence, concluent doucement: «Si le dispositif organise et rend possible quelque chose, il n'en garantit cependant pas l'actualisation. Il fait simplement exister un espace particulier dans lequel ce "quelque chose" peut se produire.» ON ne saurait être plus clair.

**S**i la perspective impériale avait un mot d'ordre ce serait «TOUT LE POUVOIR AUX DISPOSITIFS!». Et il est vrai que dans l'insurrection qui vient, il suffira le plus souvent de liquider les dispositifs qui les soutiennent pour briser des ennemis qu'en d'autres temps il eût fallu abattre. Ce mot d'ordre, au fond, relève moins de l'utopisme cybernétique que du pragmatisme impérial: les fictions de la métaphysique, ces grandes constructions désertiques qui ne forcent plus ni la foi ni l'admiration, ne parviennent plus à unifier les débris de la désagrégation universelle. Sous l'Empire, les anciennes Institutions se dégradent une à une en cascades de dispositifs. Ce qui s'opère, et qui est proprement la tâche impériale, c'est un démantèlement concerté de chaque Institution en une multiplicité de dispositifs, en une arborescence de normes relatives et changeantes. L'École, par exemple, ne prend plus la peine de se présenter comme un ordre cohérent. Elle n'est plus qu'un agrégat de classes, d'horaires, de matières, de bâtiments, de filières, de programmes et de projets qui sont autant de dispositifs visant à immobiliser les corps. À l'extinction impériale de tout événement correspond ainsi la dissémination planétaire, gestionnante des dispositifs. Bien des voix s'élèvent alors pour déplorer une si détestable époque. Les uns dénoncent une "perte du sens" devenue partout constatable tandis que les autres, les optimistes, jurent tous les matins de "donner du sens" à telle ou telle misère pour, invariablement, échouer. Tous, en fait, s'accordent à *vouloir le sens sans vouloir l'événement*. Ils font mine de ne pas voir que les dispositifs sont par nature hostiles au sens, dont ils ont plutôt vocation à gérer l'absence. *Tous ceux qui parlent de «sens» sans se donner les moyens de faire sauter les dispositifs sont nos ennemis directs*. Se donner les moyens, c'est parfois seulement renoncer au confort de l'isolement bloomesque. La plupart des dispositifs sont en effet vulnérables à n'importe quelle insoumission collective, n'étant pas étudiés pour y résister. Il y a quelques années, il suffisait d'être une dizaine déterminée dans une Caisse d'Action Sociale ou un Bureau d'Aide Sociale pour leur extorquer sur le champ une aide d'un millier de francs par personne inscrite. Et il ne faut guère être plus nombreux aujourd'hui pour faire une autoréduction dans un supermarché. La séparation des corps, l'atomisation des formes-de-vie sont la condition de subsistance de la plupart des dispositifs impériaux. «Vouloir du sens», aujourd'hui, implique immédiatement les trois stades dont nous avons parlé, et mène nécessaire-

« Une métaphysique critique pourrait naître comme science des dispositifs... »

ment à l'insurrection. En deçà des zones d'opacité puis de l'insurrection s'étend le seul règne des dispositifs, l'empire désolé des machines à produire de la *signification*, à *faire signifier* tout ce qui passe en elles d'après le système de représentations localement en vigueur.

Certains, qui se trouvent très malins – les mêmes qui devaient demander il y a un siècle et demi ce que ce *serait* le communisme –, nous demandent aujourd'hui à quoi cela peut bien ressembler nos fameuses « retrouvailles par-delà les significations ». Faut-il que tant de corps, de ce temps, n'aient jamais connu l'abandon, l'ivresse du partage, le contact familial des autres corps ni le parfait repos en soi, pour poser de telles questions avec cet air entendu? Et en effet, quel intérêt peut-il bien y avoir à l'événement, à périmériser les significations et en briser les corrélations systématiques pour ceux qui n'ont pas opéré la conversion ek-statique de l'attention? Que peut bien vouloir dire le laisser-être, la destruction de ce qui fait écran entre nous et les choses pour ceux qui n'ont jamais perçu la *requête* du monde? Que peuvent-ils comprendre à l'existence sans pourquoi du monde ceux qui sont incapables de vivre sans pourquoi? Serons-nous assez forts et assez nombreux, dans l'insurrection, pour élaborer la rythmique qui interdit aux dispositifs de se reformer, de résorber l'advenu? Serons-nous assez pleins de silence pour trouver le point d'application et la scansion qui garantissent un véritable effet PO-CO? Saurons-nous accorder nos actes à la pulsation de la puissance, à la fluidité des phénomènes?

En un sens, la question révolutionnaire est désormais une question *musicale*.



AIDEZ À L'AVANCEMENT DE LA SCIENCE CRIMINELLE !  
VOUS QUE LE HASARD D'UNE FORMATION, D'UN EMPLOI, D'UNE EXPÉRIENCE  
OU D'UNE RENCONTRE A MIS EN POSSESSION DE SAVOIRS DANGEREUX,  
COMMUNISEZ-LES ! CONSIGNEZ-LES PAR ÉCRIT OU DE LA MANIÈRE QUI VOUS PLAÎT  
ET FAITES-LES PARVENIR, SOUS PLI ANONYME, À LA :

S.A.S.C.  
18, RUE SAINT-AMBROISE  
75011 PARIS

CONFIDENTIALITÉ ET DIFFUSION GARANTIES

# HALTE à LA DOMESTICAFION !

Obtenir les allocations, c'est déjà un enfer :

on ne correspond jamais aux critères, on n'a jamais tous les papiers nécessaires, notre sourire n'a pas la blancheur réglementaire, il faut toujours revenir le cinquième jeudi en douze...

Une fois qu'on les a obtenues, on finit toujours par se les faire sucrer :

parce qu'on n'a pas renvoyé le papier qu'on n'a jamais reçu, parce qu'on a été contrôlé à notre insu et que, d'après le recoupement de fichiers divers (impôts et sécu, par exemple), il semblerait qu'on vive un peu au-dessus de nos moyens (comme s'il était possible de vivre en dessous du RMI), parce que ça fait trop longtemps qu'on ne travaille pas ou alors parce qu'on a travaillé deux heures dix-sept dans les neuf derniers mois et demi, ce qui fait six bonnes minutes de trop.

Si, par bonheur, on réussit à les conserver, on finit toujours par subir un contrôle domiciliaire : que dire de l'innombrable plaisir de recevoir la visite d'un contrôleur qui fouille dans notre courrier, pousse nos voisins à toutes sortes de délations, et va jusqu'à harceler nos anciens amours pour leur faire avouer que l'on mène une vie des plus dissolues ?

Autant d'épisodes qui nous ramènent ici, alignés à la queue leu-leu pendant des heures. Le regard bovin du vigile guette patiemment sur nos visages le moindre signe d'impatience car, spontanément hargneux, nous trouvons toujours quelque chose à redire au fonctionnement du monde merveilleux de l'Administration. Une telle mauvaise volonté, ça force la suspicion ! En tout cas, pas d'inquiétude, les dispositifs du contrôle social sont là pour traquer notre moindre défaillance : dépassez la case vigile, et le travailleur social zélé vous attend au tournant ! Qu'il soit de ceux qui ne cherchent qu'à nous coincer ou qu'il oeuvre pour notre salut, ce qu'il doit obtenir de nous c'est la preuve matérielle de notre volonté " d'intégration ". Tous ces dossiers administratifs à constituer, toutes ces justifications à fournir sur nos manières de vivre et de penser ne sont qu'autant de dispositifs pour nous réduire à l'adhésion voulue à l'idéologie du pouvoir, c'est-à-dire à mener une vie fonctionnelle aux besoins du marché. Il s'agit d'une mécanique constamment en "progrès", comme le prouve l'émergence de tous ces nouveaux métiers (remplisseur de sac en grande surface, fermeur de portes automatiques, responsabilisateur-délateur, etc...) dont l'absurdité n'a d'égale que le degré de soumission auquel ils voudraient nous contraindre et qui font du flicage et du larbinage des secteurs en pleine expansion de l'économie post-industrielle. Avec le PARE ( le "Plan d'Aide au Retour à l'Emploi" concocté en vue de forcer les " exclus " réticents à réintégrer la misère du salariat) et son cortège de contrats d'esclavage légal (des primes bien méritées pour ces patrons toujours si pleins de bonne volonté !), ils s'empressent déjà de nous imposer un monde meilleur où chacun mérite de servir dans la dignité et de brimer avec responsabilité.

On ne cesse de nous répéter que toute tentative d'évasion nous serait fatale. Pourtant depuis quelques temps nous nous sentons des âmes de désintegrateurs et nous nous retrouvons pour le faire savoir. Un mardi sur deux, nous revisitons offensivement tous ces lieux qui hantent nos vies depuis trop longtemps. A venir : ASSEDIC ou ANPE, CAF ou Agences d'Intérim et bien d'autres encore... Amenez de quoi tromper la faim et passer le temps !

**RETROUVONS-NOUS MARDI 22 MAI À 14h  
devant l'ANPE Picpus (15 Bd de Picpus, Métro Bel-Air)**

"Les flammes sortirent d'abord sur la scène, comme un effet amusant faisant partie du spectacle. Certains voulaient déjà applaudir et crier bravo, lorsqu'ils comprirent brusquement, soit à la pâleur de visages voisins, soit à quelque rumeur d'effroi inaudible à l'oreille mais que l'âme perçoit, que c'était bien une vraie flamme qui bondissait là sur la scène, une bête, une bête terrible qui ne plaisantait pas. Il y en avait pourtant encore quelques-uns qui ne savaient toujours rien du tigre venu là brusquement au monde, et désormais maître de la soirée. Les acteurs qui se trouvaient sur la scène poussèrent des cris et abandonnèrent le terrain artistique, sur quoi le public à son tour se mit à hurler. A la galerie, une autre sorte de bête immonde se dressa : la peur. Chaque minute semblait vouloir accoucher de nouveaux monstres." (R. Walser)